

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LES HABITANTS DU NORD-OUEST.¹

L'étude des populations du département du Nord offre un vaste champ à la curiosité des hommes sérieux. Il y a, dans cette population, un mélange et un ensemble fort singuliers. La diversité des origines et la variété des langues donnent, à notre peuple, un caractère à part. Quatorze nations civilisées, vingt-deux tribus sauvages et des métis, nés des alliances de ces différents peuples, ont jeté sur l'immense étendue du pays dont nous parlons, la toute petite population qui l'occupe. Nous dirons d'abord un mot sur les étrangers venus dans le pays. Nous parlerons ensuite de ceux qui y ont une origine mixte, puis enfin, nous nous occuperons des indigènes ou sauvages.

§ 1. HABITANTS D'ORIGINE ÉTRANGÈRE.

L'Écosse et les Îles Orcades ont fourni, au "département du Nord," le plus fort contingent de sa population étrangère. Le plus grand nombre des officiers supérieurs de l'Honorable compagnie de la Baie d'Hudson, sont Écossais. La colonie de la Rivière-Rouge parle, avec une certaine fierté, de son "Scotch Settlement," et presque tous les Postes de l'Intérieur, même jusqu'aux extrémités les plus reculées du pays comptent un certain nombre d'employés orcadais.

À côté de ce premier élément de population étrangère, se groupe l'élément canadien-français, qui se trouve, lui, dans des condi-

¹ La population du Nord-Ouest a fait beaucoup parler d'elle durant ces derniers mois. Pour qu'on puisse en bien connaître les éléments qui la composent, nous ne saurions mieux faire qu'en reproduisant le chapitre sur les habitants de ce territoire publié par une plume autorisée, Mgr. Taché, évêque de St. Boniface, dans son important ouvrage : *Esquisse sur le Nord-Ouest.*—(Note de la direction.)

tions bien différentes du précédent. Le pays découvert et possédé par les Canadiens, avant la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre, a perdu ses premiers propriétaires. Ruinés par le sort des armes, nos pères se sont vus dépouillés ici, comme au centre de leur patrie, de tout ce qu'ils possédaient. Vaincus, malgré leur héroïsme, il leur a fallu subir toutes les conséquences de la défaite, et accepter de servir leurs nouveaux maîtres. Des compagnies réputées "Anglaises," quoique composées, en général d'Écossais, se sont formées, au Canada, pour continuer d'exploiter les riches fourrures des forêts du Nord. La nécessité fit accepter, d'abord, le concours des Canadiens-Français, qui y gardèrent leur part d'influence, par les actions prises en ces compagnies. Insensiblement ils se retirèrent, ou furent exclus des postes et emplois lucratifs. On dû, pourtant, conserver l'élément canadien-français pour les services de cette phalange de hardis et vigoureux voyageurs qui était sans égale à cette époque. La connaissance de la langue française était même exigée de tous ceux qui entraient dans la compagnie du Nord-Ouest. Cette langue était nécessaire à tous les officiers pour donner des ordres à leurs subalternes qui n'en parlaient pas d'autre ; elle semblait aussi indispensable pour conserver sur les nations sauvages le prestige affectueux que les découvreurs avaient sù produire. Cette circonstance explique comment les Canadiens-Français se trouvent être ici en assez grand nombre pour être considérés comme l'élément étranger le plus important, après celui que nous avons mentionné plus haut. Les autres contrées qui ont fourni leur quote part à notre population sont, l'Angleterre, l'Irlande, l'Allemagne, la Suisse, la France, la Norvège, l'Italie, les États-Unis, le Mexique, l'Amérique Méridionale. Il est inutile d'étudier le caractère particulier de chacune de ces nations. Ce caractère est assez connu, quoique les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous vivons le modifient singulièrement. Jusqu'à présent l'élément Américain n'a pas eu d'action saillante dans le pays, quelques individus de la grande république voisine sont ici. S'ils forment un parti, ce n'est que pour faire quelques réjouissances au 4 juillet ; sourire à la pensée, plus ou moins sérieuse, qu'un jour nous serons des leurs, faire fortune, s'il y a moyen, sans trop se gêner pourtant ; et, dans quelques cas exceptionnels, se joindre à quelques mécontents de la Province d'Ontario, pour se plaindre ensemble, de la position du pays, tout en laissant voir clairement que, même dans les convictions de ces messieurs, les choses iraient à merveille si seulement elles favorisaient davantage leurs intérêts.

Quoiqu'il en soit du grand nombre des nations étrangères qui

fournissent ici leur contingent, notre peuple se divise en deux sections : l'Anglaise et la Française. Ces appellations sont données, non pas uniquement à ceux qui ont l'origine qu'elles indiquent, mais bien à ceux qui en parlent les langues ou que des circonstances particulières ont groupés auprès de ces derniers.

La population dite anglaise occupe, au milieu de nous, une position supérieure à celle dans laquelle s'agite l'élément français. La raison de cette différence n'est pas difficile à saisir. La fortune est naturellement le partage de l'élément anglais, puisque c'est dans ses rangs que se recrutent les officiers supérieurs de la compagnie de la Baie d'Hudson et que c'est dans son sein que rentrent ces mêmes officiers lorsque, sur le déclin de la vie, ils choisissent de demeurer dans leur patrie adoptive, plutôt que de retourner vers la terre natale. Une autre source de prospérité pour l'élément anglais, c'est que cette partie de la population compte un bien plus grand nombre de femmes venues de pays étrangers. La génération française qui s'éteint et qui a fondé la colonie de la Rivière Rouge ne possédait que quatre canadiennes. Qui a vu dans nos heureuses et bonnes campagnes du Canada, la douce, aimable et pieuse influence des mères, comprendra facilement, quel vide a du laisser au milieu de la population française de ce département, l'absence de la somme d'influence exercée par la femme au sein de la famille. Aussi, en parlant de cette population, il faudrait plutôt parler des individus, car la famille, la famille française ou canadienne française n'existait pas ou existait en si petit nombre, qu'elle ne pouvait pas former société.

La population a eu aussi tout d'abord, l'avantage de plus d'instruction, et ce, comme conséquence nécessaire des raisons de supériorité que nous venons d'indiquer.

Placée dans ce degré d'infériorité, la population française du "département du Nord" s'est consolée dans la pensée que tout ici bas a sa compensation. Si cette population a joué un rôle secondaire, elle a gardé ce second rang dans maintes circonstances, où il fait bon de ne pas briller en première instance.

Recruté dans les rangs inférieurs du pays dont il est originaire, ce petit peuple a bien des fautes à se reprocher, il se félicite, pourtant avec raison, d'avoir conservé assez d'éducation première, pour n'être pas capable, du moins par calcul et avec délibération, de bien des choses que le sang froid d'autres n'empêche pas de regarder comme faciles et naturelles. Pauvre et longtemps méprisée, cette population a ses chroniques traditionnelles qui l'aident à se consoler d'un mépris dont elle se croit honorée sous certains rapports. Au reste, il faut avoir bien peu vu, pour croire que tous les avan-

tages sont concentrés sur un point et que toutes les misères sont renfermées dans tel petit cercle. Le froid mépris que la fierté nationale inspire, est souvent le thème le plus abondant des gaies et spirituelles plaisanteries des peuples méprisés. Aussi, il ne faut pas s'étonner de ce que les différentes sections de notre population pensent et disent les unes des autres. Au demeurant, toutefois, nulle part peut-être au monde, il règne une plus grande harmonie entre peuples de différentes origines. Non-seulement il n'y a point d'antagonisme, mais comme règle presque invariable, on peut dire que tous sentent qu'ils sont frères et semblent s'étudier à rivaliser de bons procédés. La semaine dernière encore, un respectable vieillard en me parlant de cette facilité de relations entre les diverses sections de notre population : "I have been very often among the French, I have but one thing against them, they have constantly endeavoured to kill me with politeness." Et nos gens, en parlant de leurs bons voisins, les Ecossois, ont toujours soin d'ajouter : "Mais c'est du monde poli, et on est toujours bien reçu quand on va les voir ou qu'on les rencontre en voyage."

Je tenais à constater ces bonnes relations, parce que ce qui se passait il a un demi siècle dans le pays devait, naturellement, donner une impression bien différente. A cette époque, deux grandes compagnies rivales se disputaient les fourrures. La compagnie du Nord-ouest, composée ou du moins dirigée principalement par des Ecossois, imposait à ses membres l'obligation de parler la langue française, et tous ses employés subalternes étaient canadiens d'origine française, en sorte que cette compagnie semblait la continuation de celle formée dans la Nouvelle-France. Les sauvages la désignaient toujours sous le nom "les Français." La compagnie de la baie d'Hudson, au contraire, avec ses officiers aussi écossois, pour la plupart, et ses employés orcadiens, était universellement connue sous le titre "les Anglais." Les intérêts commerciaux amenèrent de déplorables rivalités, au point que le mot "Anglais," appliqué à un Ecossois de la compagnie de la baie d'Hudson devenait un terme de mépris dans la bouche d'un autre Ecossois de la compagnie du Nord-Ouest. Les inférieurs, sans être plus zélés que leurs supérieurs, ce qui arrive quelquefois, mais qui n'étaient pas facile alors, partageaient l'animosité de leurs chefs, aussi on se détestait cordialement et on se méprisait largement. Néanmoins qu'on veuille bien le remarquer, ce n'était pas une rivalité nationale, quoique les noms pussent le faire soupçonner ; mais, tout simplement une rivalité commerciale. Cette rivalité a fini par l'union des deux sociétés qui la fomentaient et depuis, Français, Anglais, Ecossois et autres ne forment

plus qu'un peuple vivant dans une parfaite "entente cordiale." Ceci n'empêche pas les petites jalousies ni les petites accusations, mais ce sont de ces accusations et de ces jalousies comme entre frères.

Un journal existe au milieu de notre colonie, et quoiqu'il soit publié en langue anglaise et supporté, presque exclusivement, par la population anglaise, quelques soient, d'ailleurs, les torts de cette publication, nous devons à la justice de dire que tous ceux qui se sont succédés au fauteuil de sa rédaction ont eu le bon esprit d'éviter tout ce qui aurait pu provoquer ces malheureuses dissensions nationales qui ne servent qu'à affaiblir les populations et à nuire à leur prospérité. Je proposerais volontiers cet exemple à un grand nombre de journaux d'autres pays, qui semblent avoir besoin de ruiner la réputation d'une partie de leurs compatriotes, pour asseoir sur ces ruines l'honneur de leurs nationaux.

La population étrangère du "Département du Nord," ne dépasse pas le chiffre de 4,000 âmes.

§ 2. LES MÉTIS.

Ce nom est donné, dans le pays, à tous ceux qui ont une origine mixte et, spécialement, à ceux dont les parents ou ancêtres appartaient aux nations civilisées et aux tribus sauvages. Nous l'avons dit, dans le paragraphe précédent, le pays compte parmi ses habitants, des représentants de quatorze nations civilisées et de vingt-deux tribus de sauvages. Il y a eu des alliances contractées entre des hommes de ces différentes nations et les femmes de ces diverses tribus. Les enfants, nés de ces alliances, ou leurs descendants, quelle que soit leur origine, sont désignés sous le nom de "Métis," que les Anglais appellent "Half-Breeds." Ce mot anglais est traduit par quelques auteurs par le mot: "demi-sang," inusité ici. Ce dernier nom n'aurait, au reste, d'application littérale qu'à un certain nombre de Métis: qu'à ceux qui ont une égale proportion de sang blanc et de sang sauvage.

On comprend facilement que cette proportion n'est pas toujours la même. En certains endroits, on donne le nom de "quarterons" à ceux qui n'ont qu'un quart de sang sauvage, dont, par exemple, une des aïeules était sauvagesse. Nous nous servons du mot "métis" pour désigner tous ceux qui, sans être sauvages, ont quelque relation de consanguinité avec quelqu'une de ces tribus, à quelque degré que ce soit. Nous ne dirons rien de la différence d'origine du côté des femmes à quelque tribu que ces dernières appartiennent. La seule distinction à laquelle nous nous arrêterons, est celle qui résulte de la différence d'origine paternelle. A ce

point de vue les métis du "département du Nord," comme les étrangers qui y sont venus, se partagent en deux groupes distincts, qui sont connus les uns sous le nom de "métis-Français" ou "Canadiens," et les autres sous le nom de "métis-Anglais."

Cette classification se fait surtout, à raison de la langue parlée. Ainsi on trouve des "Sutherland" et des "Grey," parmi les métis canadiens, tout comme il y a des "Lambert" et des "Parisien" parmi les métis anglais. Les circonstances rangent parmi les uns ou les autres de ces métis ceux d'autres extractions: Une petite colonie d'Iroquois est venue du Canada dans les montagnes Rocheuses, là, ils se sont alliés à des femmes de tribus indigènes et, chose assez étrange, les enfants nés de ces alliances sont classés parmi nos métis. Pas une goutte de sang blanc ne coule dans leurs veines, et les descendants de ces farouches guerriers qui faisaient trembler nos ancêtres lors des premiers établissements du Canada, sont aujourd'hui considérés comme des métis-Canadiens. Ces pauvres Iroquois ont apporté du Canada la foi catholique, qui les avait arrachés à la barbarie. Isolés dans les Montagnes Rocheuses, au milieu de tribus alors toutes infidèles, ils n'ont point oublié le don précieux qu'ils avaient reçu; ils l'ont transmis aux enfants qu'ils ont eus, par suite d'alliances avec ces tribus, et quelques centaines de ces métis Iroquois n'attendaient que l'arrivée des prêtres pour compléter l'éducation religieuse commencée par leurs frères, sur les genoux de leurs mères infidèles. C'est cette circonstance qui les a raliés à nos métis-Canadiens, avec lesquels ils se confondent et s'unissent comme un seul peuple.

Avant de nous occuper des différences qui peuvent exister entre les métis d'une origine et ceux d'extractions diverses, nous voulons d'abord parler des métis en général. Le "Département du Nord" compte environ quinze mille métis. Loin du pays que nous habitons, ce mot de métis ou descendants de sauvages, emporte avec lui, je le sais, une certaine idée que bien des gens ne regardent pas comme flatteuse. Ici c'est bien autre chose; nos métis ne sont pas une race inférieure. Loin de rougir de leur origine, ils en sont fiers, et ont tout simplement, à l'égard des nations, mêmes les plus civilisées, le sentiment de supériorité que ces dernières revendiquent, les uns sur les autres. Un français est toujours heureux de son origine, parce qu'il appartient à la "Grande Nation." Un anglais se gonfle de bonheur à la pensée que son berceau a été éclairé par les rayons du soleil de la "Puissante Albion." Et qui dira tout ce qu'éprouve de noble satisfaction l'Espagnol qui raconte à ses enfants les gloires de la "Vieille Castille?" Ce sentiment de fierté nationale, Dieu nous l'a donné pour notre satisfaction. Ce que l'on

aime le plus, et que l'on a aimé tout d'abord, n'est-il pas dans la famille, dans la patrie ? L'amour légitime de soi-même, l'amour de tout ce que Dieu a rendu cher à nos cœurs, voilà ce qui fait que tout homme peut chanter, sans faire injure à personne : "A tout je préfère le toit de ma mère," ou encore : "Rien n'est si beau que son pays." Ce sentiment de satisfaction de son origine, je le cède volontiers à tous les autres, comme je le revendique pour moi-même ; aussi, je suis loin, et bien loin de faire un reproche à nos métis de ce qu'ils en sont animés. Chaque peuple a son lot de bonnes qualités, comme aussi, tous les pauvres enfants d'Adam ont leur part de misères ; soit qu'on les étudie collectivement ou qu'on les isole de la multitude.

Les métis sont une race de beaux hommes, grands, forts, bien faits ; quoique en général, ils aient le teint basané, cependant, un très grand nombre sont bien blanc et ne portent aucune trace de provenance sauvage. Les métis sont intrépides et infatigables voyageurs ; ils étonnent par leur force et leur agilité. Dans les voyages d'hiver, ils courent habituellement, et paraissent rarement en éprouver même de la fatigue. Les voyages d'été en barges surtout, exigent un redoublement de vigueur qui ne leur fait pas défaut. Les métis semblent posséder naturellement une faculté propre aux sauvages, et que les autres peuples n'acquièrent presque jamais ; c'est la facilité de se guider à travers les forêts et les prairies sans autre donnée qu'une connaissance d'ensemble, qui est insuffisante à tout autre, et dont ils ne savent pas toujours se rendre compte à eux-mêmes. Presque tous sont doués d'une grande puissance d'observation, rien n'échappe à leur vue, et l'on peut dire que tout ce qu'ils ont vu reste gravé dans leur mémoire, en caractères ineffaçables. Que de fois, en voyageant, j'ai été étonné d'entendre mes compagnons s'écrier au milieu d'une forêt épaisse par exemple : "Je suis passé ici il y a trois ou quatre ans, et sur cet arbre, il y avait une branche de telle forme qui est disparue." Ou bien arrivés sur les bords d'un rapide, qu'ils n'ont vu qu'une fois ou deux : "Prenons garde, il y avait ici une pierre aigue, comme l'eau est basse cette année, cette pierre pourrait endommager notre embarcation." Dans les immenses prairies, ils semblent reconnaître jusqu'au moindre accident de terrain, et si on leur demande des informations, ils vous donnent des explications qu'un propriétaire peut, à peine, fournir sur son petit domaine, et, après être entré dans une grande minutie de détails, ils complètent votre étonnement en ajoutant : "Je ne connais pas beaucoup cet endroit là, je n'y suis passé qu'une fois, il y a bien longtemps." Un coup d'œil leur suffit, pour connaître tous les chevaux d'une bande

nombreuse, qui ne leur appartient point, après un laps considérable de temps ils se souviendront de ce qu'il peut y avoir de différence entre un animal de cette bande et un autre qu'ils auraient vu ou non. Ceci prouve assez combien ils sont observateurs ; aussi, sans paraître y faire attention, ils toisent souvent un homme, et le jugent avec une facilité et une justesse surprenantes.

L'automne dernier, j'arrivais à St. Cloud, avec sept nouveaux missionnaires. Les métis qui venaient à notre rencontre étaient au débarcadère du chemin de fer, ils vinrent offrir leurs respects à mes compagnons, restèrent quelques instants sur la plateforme, au milieu de la foule et du tumulte de l'arrivée du train. Je partis ensuite, avec eux, pour me rendre à leur camp ; quelle ne fut pas ma surprise lorsque, cheminant avec mon guide, il me fit part de ses appréciations, partagées par ceux de ses camarades qui avaient été témoins de notre arrivée ! Dans ces courts instants, ils avaient si bien examiné mes compagnons de voyage, que, tous ensemble, nous fûmes extrêmement étonnés de reconnaître la justesse de ce premier coup-d'œil.

Cette facilité d'observation est, pour nos métis, une source de jouissances véritables, lorsque, surtout, il leur arrive un étranger qui a l'air d'avoir besoin de se contenir, pour ne pas laisser éclater le mépris, que le sentiment de sa propre dignité lui inspire, à l'article de tout ce qu'il croit tenir du sauvage. La curiosité de nos hommes, se saisit de sa personne, avec des dehors calmes et insoucians, ils étudient cet étranger, qui ne se défie de rien, puis, ensuite, le dépouillant de son vernis de civilisation, ils l'habillent à leur guise. J'avoue que bien des fois, il m'a fallu éclater de rire, en entendant les plaisanteries, pleines de sel et d'agrément que le pédantisme inspirait à cet esprit d'observation.

Ce que l'on appelle de l'esprit ne fait pas défaut à nos bons enfants du Nord ; on peut ajouter qu'ils sont intelligents. Ceux des métis qui ont eu l'occasion de s'instruire, ont montré, en général, des talents distingués ; et, dans les différents rangs de la société, on en a vu remplir avec honneur les emplois qui leur étaient confiés. Ils apprennent les langues avec une facilité étonnante. Comme règle générale, ils ont plus de dextérité et d'aptitudes diverses que le grand nombre d'hommes, de même condition, avec lesquels ils se trouvent en contact. C'est en voyage qu'on a lieu d'admirer cette disposition, sans laquelle on ne pourrait pas se tirer des mauvais pas que nous rencontrons, en franchissant les vastes solitudes que nous avons à parcourir. Bien des officiers du génie, ou même de génie, pourraient prendre ici des

leçons utiles. L'adresse des métis, comme chasseurs à cheval, ne connaît peut-être pas de rivale.

Ces divers avantages, qui ressortent avec éclat dans les nombreux voyages qu'ils font avec des étrangers dédommagent nos métis des petites humiliations qu'il leur faut quelquefois endurer, et les aident amplement à ne pas regretter le lot qui leur est échu en partage.

A ces qualités de l'esprit, se joignent plusieurs indices naturels d'un bon cœur. Les métis ne sont pas méchants, ils sont au contraire, en général, doués d'une grande sensibilité. Généreux jusqu'à la prodigalité, il ne leur en coûte point de se priver souvent du nécessaire pour soulager, non-seulement ceux qu'ils aiment, mais bien encore des étrangers qui ne leur sont rien et qu'ils ne reverront plus.

La vertu d'hospitalité, si agréable au pauvre voyageur, est, par excellence, une vertu des métis. Ils disent, eux-mêmes, et ils prouvent : " Qu'il est impossible de manger auprès de quelqu'un, sans lui offrir de partager, n'eût on qu'une bouchée." Habitué aux voyages et aux longues absences dès leur enfance, ils aiment pourtant leurs familles et éprouvent un bonheur toujours nouveau à rentrer dans leurs foyers. Les familles métisses sont nombreuses, en général, et c'est assez dire combien on a été faux autant qu'absurde, en affirmant que les sauvages étaient d'espèce différente des peuples civilisés, et en en donnant pour preuve, l'extinction de la famille métisse livrée à elle-même. Je ne signalerais pas cette sottise, si elle n'avait pas été écrite sérieusement et par des gens dont, naturellement, on devait attendre autre chose. Les métis aiment beaucoup leurs enfants. Je regrette de ne pouvoir pas dire qu'ils les aiment bien. Les femmes, surtout sacrifient trop souvent le bonheur véritable de ces enfants à la jouissance de les voir, à la crainte de les reprendre ou de les élever comme il faut. Quoiqu'il en soit de la nature de cette affection, elle est certainement très-vive et très-sincère, et d'autant plus désintéressée que bien des exemples sont loin de garantir le retour d'un pareil sentiment.

Une heureuse disposition encore de nos chers métis, c'est leur patience dans les épreuves. Là où d'autres s'emportent, jurent et blasphèment, eux rient, s'amuse et prennent le contretemps de la meilleure grâce du monde. Des pertes comparativement considérables sont aussi subies avec beaucoup de grandeur d'âme.

Le vol est un vice peu ou point connu des métis. Le fait est que c'est l'arrivée des étrangers qui nous a forcés à nous mettre sous la protection des serrures et des verroux. Même au sein de la Rivière-Rouge, sans aucune espèce de police, le vol est extrême-

ment rare. Mille choses faciles à dérober et à recéler sont laissées partout sans précaution et leur perte est un fait tout exceptionnel. Le blasphème, malheureusement aussi commun qu'affreux sur les lèvres d'un grand nombre de chrétiens, ne retentit presque jamais dans nos assemblées de métis. Aussi, il est bien difficile d'exprimer l'impression douloureuse qui nous domine, à cet égard, lorsqu'il nous faut traverser ce que l'on est convenu d'appeler les pays civilisés et, en particulier, les Etats-Unis.

J'aime à constater ces diverses qualités parce que leur seule énumération est la meilleure réfutation possible des mensongères accusations prodiguées souvent à ceux dont nous parlons.

Ce tableau n'est pas sombre, du tout, dira quelqu'un, il y a même profusion de lumière dans cette peinture des *noirs*. Le tableau n'est pas fini : pour le compléter il faut mettre les ombres, et l'affection que je porte aux métis, qui savent eux-mêmes que je les aime, me permet de toucher, sans crainte, à la délicate question d'énumérer leurs défauts.

Le défaut le plus saillant des métis est, ce me semble, la facilité de se laisser aller à l'entraînement du plaisir. D'une nature vive, ardente, enjouée, il leur faut des satisfactions et, si une jouissance se présente, tout est sacrifiée pour se la procurer. De là, une perte considérable de temps, un oubli, trop facile quelquefois, de devoirs importants, de là une légèreté et inconstance de caractère qui sembleraient l'indice naturel de vices plus grands que ceux qui existent véritablement.

Cet amour du plaisir les conduit trop souvent à l'ivrognerie, ils boivent pour s'amuser et, pourtant, presque invariablement, l'ivresse leur fait perdre leur douceur ordinaire de caractère, et les pousse à des excès déplorables. L'ivresse, chez le plus grand nombre de ceux qui s'y livrent, c'est la furie. On crie, on vocifère, on se bat, on se déchire, puis on pleure de regret. L'amour du plaisir exclut nécessairement la disposition de se gêner. Le travail est une grande gêne, aussi, trop souvent il y a paresse. On flâne pour jouir, quand il y a des satisfactions à recueillir, et on flâne encore pour ne pas se priver de la jouissance de ne rien faire.

L'hospitalité, exercée avec une générosité, provoque l'indiscrétion, et les flâneurs vont de porte en porte, certains qu'on les invitera, et il ne leur en coûte pas toujours assez d'aller s'installer, pour des semaines entières, là où, bien souvent, on ne les désire pas.

Le grand air qu'on respire, l'immense liberté dont on jouit dans ce pays, la facilité d'y vivre, d'une manière ou d'une autre, tout cela souffle à l'esprit et au cœur de la jeunesse une ardeur

d'émancipation incontrôlable. A quinze ans on se croit homme et l'on prend bravement son parti. Si le toit paternel déplait, on s'en va ; si on a des engagements dont on ne se soucie plus, on les viole sans façon ; si on a le malheur d'être à l'école, vite on se sauve, enfin on est libre et on veut avoir ses coudées franches. Ajoutons que la mauvaise éducation domestique, que la trop grande faiblesse des mères, surtout, est loin de contrebalancer une aussi regrettable disposition. Cette espèce d'instabilité de caractère se nourrit et se développe par les voyages qui sont une nécessité particulière de notre position. C'est cette même disposition qui explique pourquoi les arts mécaniques sont si peu cultivés parmi nos métiers. Nous l'avons dit plus haut, ils ont beaucoup de dextérité et d'aptitudes diverses, ils font, plus ou moins, tout ce qu'il leur prend fantaisie d'entreprendre. Ils sont ingénieux et adroits, formés ils deviendraient des artisans distingués ; mais pour cela, il faudrait de la contrainte, de la gêne, il faudrait fournir régulièrement son temps d'apprentissage, et c'est trop demander à notre jeunesse. Aussi presque tous nos artisans sont des étrangers.

Cette facilité à suivre l'entraînement du moment, ce défaut de contrôle, ne fait pas de nos métiers un peuple vicieux, mauvais, nuisible aux autres ; mais bien un peuple souvent trop léger, imprévoyant et les prive d'une partie des nombreux avantages que l'état actuel du pays leur permettrait de recueillir.

Trop souvent j'ai entendu des parents se plaindre, avec raison, de l'ingratitude de leurs fils ; d'ordinaire ce reproche n'est pas adressé aux filles. Ces dernières rendent à leurs mères l'affection qui leur a été prodiguée, quelque aveugle qu'elle ait souvent été.

Cette longue énumération de qualités et de défauts, est le résultat des observations que j'ai faites, depuis vingt-trois ans que je suis en relations journalières avec des métiers de différentes extractions. Les traits de ce tableau ne sont pas empruntés exclusivement au caractère de nos métiers canadiens ; mais bien aussi aux autres comme à ceux-là. En écrivant ces lignes, je n'ignore pas quelle impression elles feraient sur l'esprit de certaines gens si elles en étaient lues. Je sais que, méconnaissant ce qu'il y a de bon dans nos métiers canadiens surtout, on se prévaudrait facilement de mon témoignage pour constater, et même exagérer leurs défauts. A ceux ainsi disposés je dirai, et répèterai au besoin, que ce serait méconnaître mes véritables sentiments. J'estime les métiers anglais, mais ils me pardonneront d'affirmer que, par caractère, ils ne sont nullement supérieurs à leurs compatriotes d'origine canadienne. Ces derniers ont été méprisés, vilipendés, accusés, et ce, très sou-

vent d'une manière injuste et déloyale. Ces accusations, quand on sait d'où elles viennent, perdent de leurs poids, ou plutôt, retombent de toute leur lourdeur sur ceux qui les formulent. Je n'en citerai que deux exemples. A mon arrivée dans le pays, je lisais des lettres écrites par un homme qui a jeté sur son nom une certaine célébrité. Dans ces lettres, l'auteur, après avoir bien méprisé les métis canadiens exprimait une de ces pensées à peu près dans les termes suivants : " Les(ses nationaux) se respectent plus que les Canadiens ; ceux-ci ne craignent pas de s'allier aux femmes du pays, tandis que les autres ont horreur de pareilles alliances." Si j'avais été capable de me réjouir du mal, j'aurais trouvé une ample compensation à mon amour-propre national froissé par cette phrase insultante, en apprenant que celui qui avait écrit ces mots, si pleins de dignité apparente, et au moment même où il les écrivait, se faisait le corrupteur de l'une des femmes les plus dégoûtantes du pays, de la stupidité de laquelle il abusait, et qui lui a laissé deux héritiers de son noble nom. J'ai là un ouvrage intitulé : " Voyage de l'Atlantique au Pacifique," cet ouvrage intéressant, sous plus d'un rapport, a eu une certaine vogue, il a même été traduit. Je connaissais le voyage avant qu'il eût été mis sur le papier, car, déjà, il écrit ici, dans le pays, *en blanc et en noir*.

Bien des choses m'ont surpris, dans ce récit publié en Europe. La phrase suivante a excité en moi un profond mépris : " Les métis-français.....Profondément superstitieux, croyant fermement aux songes, aux présages, aux pressentiments, ils sont tout naturellement les fervents disciples de l'Eglise romaine. Soumis complètement à l'influence cléricale et observateurs scrupuleux des formes extérieures de leur culte, ils n'en sont pas moins grossièrement immoraux, souvent déshonnêtes et généralement peu dignes de confiance." Sans rappeler aux auteurs plusieurs circonstances qu'ils n'ignorent pas et qui auraient dû les faire souvenir que la *grossière immoralité* n'est pas toujours le fait des métis français ou canadiens, je ne crains pas d'affirmer qu'il est difficile de dire plus de faussetés et plus d'absurdités en si peu de lignes.

Bien des fois, en prenant connaissance des injustes appréciations écrites sur ce sujet, je me suis convaincu que les Pharisiens d'aujourd'hui sont comme les Pharisiens d'autrefois ; et qu'on peut appliquer aux premiers les paroles que le Divin Maître adressait aux seconds : " Hypocrites, ôtez premièrement la poutre de votre œil et alors vous ôterez la paille de l'œil de votre frère." Sans entrer dans plus de détails, je suis heureux d'affirmer que l'ensemble des qualités morales de nos métis canadiens (en général et quand ils

ont embrassé le christianisme) les range au niveau des peuples honnêtes. Quant à la superstition, si ce que l'on dit de la classe ouvrière en Angleterre est vrai, nos métis sont bien moins superstitieux.

Laissant de côté la question morale, si on examine la position sociale des enfants des canadiens, on trouvera là le côté faible. A ce point de vue, ils sont dans un état d'infériorité, et ce, d'abord, pour les raisons que nous avons indiquées en parlant de la population étrangère, puis, par suite de circonstances particulières. Le plus grand tort social de nos métis est celui d'être chasseurs.

Tous n'ont pas ce défaut, si tant est qu'il faut ainsi qualifier ce goût naturel, puisqu'il y a un certain nombre parmi eux qui n'ont jamais fait d'autre chose que cultiver leurs terres. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que cette vie d'aventures nuit considérablement à notre population. Tout en sentant vivement la crise terrible qu'il nous faut subir au moment où la chasse du buffle fait défaut, je ne puis me défendre de désirer la cessation de ces excursions de chasse qui, par leur entrain naturel, facile et jusqu'à un certain point lucratif, arrachaient à ses foyers une grande partie de notre peuple. Nés, très-souvent, dans les prairies, élevés au milieu de ces excursions lointaines et aventureuses, cavaliers, prompts tirailleurs dès leur plus tendre enfance, il n'est pas bien surprenant que les métis se passionnent pour la chasse, et qu'ils la préfèrent à la vie calme, régulière, monotone des champs. En les jugeant on a trop souvent fait abstraction des circonstances exceptionnelles dans laquelle ils vivent et attribué à des dispositions particulières de leur caractère ce qui n'était que la conséquence d'un concours d'événements de nature à produire le même résultat chez des hommes de tous les peuples. Il est facile de se convaincre de la vérité de cette assertion, en voyant la différence immense qui existe entre des métis d'une même origine, voire même d'une même famille, par suite de la diversité des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Je connais, à la Rivière Rouge, des métis excellents cultivateurs et très-honnêtes gens, dont les frères élevés dans l'intérieur du pays, ne sont que des chasseurs peu différents des sauvages de la pire espèce. La position sociale d'un certain nombre de métis anglais qui se sont trouvés dans les mêmes circonstances que nos métis canadiens n'est nullement supérieure à celle de ces derniers ; c'est la différence des circonstances dans lesquelles se sont trouvés d'autres métis anglais qui explique la différence de leur position sociale, sans que pourtant, ils soient supérieurs à leurs frères par nature ou par caractère.

Plusieurs d'entre eux étant fils de parents riches ont naturelle-

ment reçu plus d'éducation et quelques capitaux qui, naturellement aussi, leur ont aidé à ne point chercher leur vie uniquement au bout de leur fusil de chasse. Je répèterai que la population anglaise, ayant reçu plus tôt une large part de l'influence de la femme civilisée, les métis anglais ont naturellement participé à cette influence et pris plus vite aussi les habitudes de la vie agricole. Répétons-le ; pour ceux qui veulent réfléchir, la population canadienne elle-même et à plus forte raison la population métisse canadienne a été privée, presque complètement, de la large part de l'influence de la femme civilisée, jusqu'à l'arrivée des sœurs de charité dans le pays, puisque, comme nous l'avons déjà dit, avant cette époque, il n'y avait eu que quatre canadiennes dans le pays, tandis que les anglaises, et surtout les écossaises, y étaient en assez grand nombre. Ce seul fait suffit pour expliquer bien des choses, sans avoir besoin de recourir aux grossières et mensongères accusations prodiguées par un étroit esprit de nationalité ou par un déplorable fanatisme religieux.

La mort du gouverneur Semple et de ses gens tués en 1816, a été le thème de bien des accusations contre les métis Canadiens ou "Bois-Brûlés." Nous dirons plus tard, en parlant de l'histoire du pays, ce que nous pensons de cet événement déplorable, et à qui en revient de droit la responsabilité. Qu'il nous suffise pour le moment de constater que ce fait ne prouve rien contre le caractère de notre population et, encore moins contre la religion catholique professée aujourd'hui par le plus grand nombre des Bois-Brûlés. A cette époque, pas un d'entre eux n'était baptisé, pas un n'avait eu la moindre occasion de subir l'influence religieuse et, d'ailleurs, un fait isolé n'est jamais une preuve du caractère de tel ou tel autre peuple.

En supposant même que le fait que nous mentionnons mérite tout l'odieux que lui ont prêté les plus violents ennemis des "Bois-Brûlés," on ne pourrait encore rien en conclure. Quelle est la nation ou race d'hommes dont l'histoire entière soit sans tache ? Peut-on raisonnablement reprocher aux Français d'aujourd'hui tout ce qui a été fait dans l'ancienne Gaule ? Les fiers Anglo-Saxons trouvent-ils leurs titres de gloire dans tout ce qui a été entrepris par les conquérants de la Grande Bretagne ? Ne faut-il pas même jeter le voile sur une multitude, ou plutôt une série de faits bien autrement odieux que le combat du 14 juin 1816. Il est donc très-injuste d'aller chercher dans les annales du pays un fait passé à une époque reculée, lorsque les métis, quels qu'ils fussent, n'avaient aucune notion du christianisme pour en déduire un jugement contre ceux qui en ont depuis subi la douce et salutaire

influence, et qui, nous le répétons, forment aujourd'hui un peuple honnête. Je redirai pour la critiquer de nouveau, l'appréciation de Sir John Richardson dans son "Artic Searching Expedition." Il y dit, pages 273 et 284 : "In character the half-breeds vary according to their paternity ; the descendants of Orkney laborers.....being generally steady, provident agriculturists of the protestant faith ; while the children of the roman Catholic Canadian voyagers have much of the levity and thoughtlessness of their fathers, combined with that inability to resist temptation, which is common to the two races from which they are sprung." Je regrette que cette phrase soit tombée d'une plume aussi distinguée. D'aussi injustes appréciations ne s'expliquent que par des préventions traditionnelles, qui se perpétuent au milieu d'une certaine classe, et qui se stéréotypent dans tous les écrits de cette classe. Non, non, les métis ne varient pas ainsi de caractère à raison de la paternité, et, si cette cause devait avoir un résultat aussi grand, il ne serait pas le résultat indiqué ici. Que les "Orkneys laborers" méritent tous les éloges qui leur sont adressés, je le veux bien, je suis loin de m'y opposer ; mais ce que je ne puis souffrir c'est l'injure et la calomnie prodiguées à un autre peuple pour le moins aussi recommandable. Il y a trop de noblesse dans le sang français pour permettre qu'il soit ainsi méprisé ; et, au risque de me trouver en contradiction avec tous nos détracteurs, je sais et je dis que les canadiens ne sont pas une race dégénérée. Le milieu dans lequel je suis né et où j'ai vécu, la direction donnée à mes pensées, les aspirations de mon cœur et de ma volonté, tout ce que je sais de mes compatriotes et de leurs enfants, ne me permet pas d'accepter, sans réclame, ce que des étrangers à notre race, qui ne nous connaissent pas, se permettent de dire, pour attirer sur nous un mépris que souvent ils ne partagent pas eux mêmes. Les vues de la Providence, que nous adorons toujours sans les comprendre, ont formé autour de nous sur ce continent un réseau de difficultés que les gens sensés et réfléchis savent n'être pas une preuve contre nous. Le "Département du nord," découvert par l'énergie des Canadiens-Français, voit maintenant les descendants de ces découvreurs dans une infériorité sociale, je le reconnais. Mais ce qu'il serait impossible de prouver, c'est leur infériorité morale.

Que les métis-anglais aient plus de terre cultivée, c'est vrai ; qu'ils aient plus d'instruction ou plus de richesse, c'est vrai encore, mais, qu'ils soient plus honnêtes, plus francs, plus loyaux, plus moraux, ce n'est pas vrai. J'aime ce mot de nos anciens voyageurs, et je l'aime d'autant plus que je le sais vrai, sur les lèvres d'un grand nombre : "Je suis pauvre, mais Dieu merci, j'ai de l'honneur !"

Et cet autre, d'un grand nombre de leurs enfants, en parlant de certaines gens qui ne sont pas métis-canadiens. "Wah ! wah ! c'est pas gêné ce monde-là, c'est ben terrible comme c'est coquin, quand même je devrais en mourir, je ne suis pas capable d'en faire autant !"

Nous avons des tribunaux ; les petites causes, les dettes de dix ou quinze chelins, les petits différends, y appellent souvent nos métis-canadiens, mais les félonies, les calculs et les préméditations dans le mal, tout le monde sait bien, dans la colonie, que nos pauvres gens n'en ont pas le privilège exclusif ; pas même tant s'en faut, leur quote proportionnelle au chiffre de leur population. Nous avons des registres, il ne faut pas les feuilleter d'un bout à l'autre pour se convaincre que les deux tiers au moins des crimes qu'ils constatent ne sont pas le fait de cette portion méprisée de notre peuple. Nous avons des ivrognes, et en trop grand nombre, pourtant le commerce actif et passif des liqueurs n'est pas limité on le sait à ceux que l'on vilipende le plus. Que ces expressions ne paraissent ni trop vives, ni trop acerbes ; car je puis affirmer hautement que je n'ai de fiel contre personne, si ce n'est, peut-être contre les calomniateurs. Je n'accuse point, je défends des accusés. Assez longtemps on a abusé de la liberté de verser la calomnie à pleine plume.

Le bon Lafontaine qui a fait parler les bêtes beaucoup mieux que ne parlent ou n'écrivent un grand nombre de gens d'esprit, nous a instruits, au tribunal des animaux malades, de la facilité avec laquelle on reproche la moindre peccadille au pauvre et au faible, et de la facilité, non moins grande, avec laquelle on excuse et pallie les vices et les crimes des puissants. Le lion croque à belles dents et se fait applaudir, il fait même crier, haro ! sur le baudet, qui n'a fait que tondre "dans un pré la largeur de sa langue," et ce, encore "dans un pré de moine." Nous avons vu ici les exploits de bien des lionceaux qui, après avoir satisfait dans le pays, plusieurs des appétits d'un cœur qui n'était pas la pureté ni la justice mêmes, ont été sur d'autres terres, s'efforcer de faire croire à leur mérite, en accusant, avec une déplorable injustice, ceux que très-souvent, ils avaient des raisons toutes particulières de mieux apprécier.

Je regretterais tout ce que je dis ici, si cela devait être regardé comme un manque de considération ou de respect pour les autres parties de notre population. Tels ne sont pas mes sentiments : par goût comme par habitude, j'aime beaucoup mieux voir ce qu'il y a de bon dans mes semblables, que d'essayer à grossir le bilan des faiblesses et misères, toujours trop nombreuses dont tous les hom-

mes sont susceptibles. Je reconnais, volontiers, les excellentes qualités des métis-anglais, seulement je voudrais que leurs panégyristes reconnussent aussi les qualités de nos métis-canadiens; qualités qui peuvent différer de celles de leurs compatriotes, mais qui ne sont ni moins nombreuses, ni moins recommandables.

§ 3. LES SAUVAGES.

Sous le nom de sauvages, on désigne, en Canada, toutes les tribus aborigènes de l'Amérique. Les Anglais les appellent "Indians," et partout on les reconnaît sous l'appellation des "Peaux-Rouges." Sans entrer dans l'examen du plus ou moins de justesse de ces différents noms, nous désignerons, sous le nom de sauvages, tous les naturels du "Département du Nord," non pas que tous soient d'un caractère barbare, féroce ou sauvage, mais bien, parce qu'il y a quelque chose de sauvage dans leur genre de vie ou, par opposition, au titre de civilisées, donné aux nations qui pratiquent une religion, vivent sous une forme de gouvernement, obéissent à des lois et se livrent aux arts ou à l'industrie.

Il n'y a encore qu'un demi siècle, les sauvages du "Département du Nord" n'avaient aucune notion du christianisme, pas même de culte défini ou régulier: encore aujourd'hui, à peu près tous, chrétiens ou infidèles, ont conservé leurs habitudes sociales. La chasse et la pêche, à de très rares exceptions près, constituent leur unique ressource, comme leur occupation exclusive. Le sauvage est non seulement nomade, mais même errant et aventurier. Point de maison en général, pas même de demeure fixe, des tentes de peaux (loges), des cabanes d'écorces ou de branches d'arbres, voire même, de neige et de glace, souvent, la grande cabane du bon Dieu qui n'a de dôme que la voûte étoilée ou nébuleuse. Voilà l'habitation du sauvage, qu'il déplace quand bon lui semble. Quelques familles vivent isolées, d'autres se réunissent par camps, plus ou moins considérables, suivant les chances de la pêche ou de la chasse.

Quoique, en général, les sauvages n'aient aucune espèce de gouvernement, aucun code de lois, cependant, chez quelques tribus, chez celles surtout qui font encore la guerre, il y a un certain ascendant exercé par des chefs, dont l'autorité est bien limitée, à moins que ces chefs, à force de payer d'audace, ne finissent par inspirer la crainte à leurs frères. Une supériorité véritable, une plus grande habileté et parfois, une plus grande bonté aussi, ont groupé autour de quelques individus, une famille nombreuse, accrue d'un certain nombre d'amis et là, l'autorité patriarcale de l'homme mur ou du vieillard s'exerce avec une certaine assurance.

Les sauvages du "Département du Nord" voyagent beaucoup,

mieux vaudrait dire qu'ils voyagent constamment. Avant l'établissement des nombreux comptoirs qui couvrent aujourd'hui le pays, ils entreprenaient souvent des voyages de plus de mille lieues pour aller échanger quelques fourrures avec des traiteurs européens et canadiens. Ces longs voyages se faisaient, d'ordinaire, en canots d'écorce de bouleau. Les comptoirs sont partout tellement multipliés maintenant, qu'il n'est plus nécessaire d'aller si loin pour faire ces échanges, et, pourtant, les sauvages continuent à voyager. Le léger canot d'écorce facilite ces pérégrinations dans la partie du pays couverte de forêts et que sillonnent des cours d'eau et des lacs nombreux. Dans les prairies, les sauvages possèdent des chevaux et s'en servent pour traverser leurs plaines immenses. En hiver, les chiens remplacent le canot et, en tout temps, ils aident le cheval pour le transport des bagages et provisions.

Les sauvages des prairies surtout, ont un singulier mode d'utiliser leurs chevaux et chiens pour les transports. Deux longues perches sont fixées par une de leurs extrémités sur le dos de l'animal, où elles se croisent et où elles sont retenues par des courroies, qui remplacent le harnais, les deux autres extrémités des perches traînent sur le sol, glacé ou non, en s'écartant, plus ou moins, suivant leur longueur, c'est sur cette dernière partie que sont déposés les bagages qui s'y soutiennent sur les courroies ou les peaux de buffles, fixées aux deux perches. Quand il y a des infirmes ou des malades, dans la famille, on recourt à ce moyen de transport, et des gens qui en ont fait l'expérience, m'ont assuré que les secouses sont aussi douces que dans les voitures les mieux suspendues.

Les sauvages ne sont pas riches ; assez souvent la femme, sans être le moins du monde aidée de son mari, peut porter sur son dos tout l'avoir de la famille. Les trésors en espèces sont inconnus, puisque dans toute l'étendue du "Département du Nord," à l'exception de la colonie de la Rivière-Rouge, l'argent n'a point cours ; la valeur et l'usage en sont ignorés des sauvages. Des fourrures, des provisions, fruits de la chasse et de la pêche, voilà ce qui peut les enrichir. En échange, ils reçoivent quelques vêtements et quelques ustensiles de fabrique anglaise ou américaine, qui constituent tout leur avoir, en ajoutant, pour les sauvages des prairies, quelques chevaux, et pour tous quelques chiens. Chez les sauvages, l'absence des richesses est accompagnée de la plus grande pauvreté. Des tribus entières sont habituellement dans un état de demi-jeûne et de souffrances journalières ; et toutes les tribus manquent, dans un temps ou un autre, des choses les plus essentielles à la vie ; aussi, il est étonnant de voir jusqu'à quel point ces infortunés portent l'exercice de la privation. Etre trois ou quatre jours sans le

moindre aliment, leur paraît chose toute simple et naturelle ; très-souvent ces privations extrêmes se prolongent jusqu'à sept ou huit jours.

Ajoutons à cela, une demi nudité, au milieu des rigueurs de notre affreux climat, et on aura une faible idée des épreuves physiques de ces pauvres peuplades. J'ai dit que la femme porte, quelquefois, sur son dos, tout l'avoir de la famille. Ces mots résument la position de la femme chez les sauvages. Je parle des sauvages infidèles, car la position de la sauvagesse chrétienne est bien améliorée. La première recueille dans toute leur amertume les fruits de la malédiction lancée contre la mère des humains, la seconde trouve à ses maux une compensation dans les fruits de bénédiction qui lui viennent par l'entremise de la mère des chrétiens ! On dit que les Esquimaux et les Loucheux traitent leurs femmes avec un peu plus d'humanité que les autres sauvages. Je n'ai jamais vu ces tribus, mais toutes celles que j'ai vues, à l'état d'infidélité, m'ont forcé à considérer la femme sauvage comme l'être le plus malheureux que l'on puisse imaginer. Cette infortunée est, non-seulement, le porte faix de la famille, elle en est littéralement la bête de somme. Toutes les corvées sont pour elle et, presque invariablement, les plus petits adoucissement lui sont refusés. La position est rendue plus pénible encore par les mauvais traitements, le mépris le plus profond et l'état d'abaissement dans lequel elle est tenue. Que de fois mon cœur a été navré d'amertume en voyant la misère profonde dont j'étais le témoin ! Comme j'ai béni et remercié le Bon Dieu qui, entre autres bienfaits, a donné à nos mères la position qu'elles occupent au milieu des nations chrétiennes ! Comme ils étaient ignorants et insensés, ceux qui, pour blasphémer contre la religion régénératrice, rêvaient pour les forêts d'Amérique un peuple primitif, jouissant d'un bonheur imaginaire !

Comme ces utopies, ces rêves d'imaginations en délire ou de cœurs dépravés, sont loin de la triste réalité. J'ai passé plus de la moitié de ma vie dans ces pays, et, malgré le spectacle habituel de la misère, et d'une misère quelquefois partagée avec ceux qui l'endurent, j'en suis encore à me faire la question : comment les sauvages peuvent-ils vivre ?

En Europe, surtout, où l'on n'a jamais vu de sauvages, on se fait sur leur compte des idées fort singulières. Pour détruire, en deux mots, toutes ces fausses impressions, il suffit de dire que les sauvages sont des hommes. Cette assertion, si simple en apparence, dit pourtant ce que sont ces races infortunées, beaucoup mieux que toutes les rêveries de ceux qui en ont parlé sans les connaître. Le sauvage est un homme, d'abord dans son physique ; très sou-

vent, il est même un beau type, à l'exception, pourtant, d'une saillie un peu exagérée des pommettes des joues, d'un teint trop foncé ou cuivré et de la rareté de la barbe. Plusieurs des sauvages sont des hommes magnifiques ; leur taille est beaucoup au-dessus de la moyenne, surtout si on la compare avec celle des habitants de l'Europe méridionale. J'ai vu une foule d'européens et de canadiens, tout aussi noirs que les sauvages qui ne sont pas trop exposés aux intempéries de l'air. Tous les yeux noirs, et cet organe, comme celui de l'ouïe, acquiert, chez eux, une capacité très grande, par suite de l'exercice. Je n'ai jamais vu de preuve de ce que j'ai lu, sur la finesse de leur odorat. L'œil noir du sauvage est souvent plein de vivacité, d'intelligence et de malice ; chez d'autres, il a le calme de la bonté ou l'expression nette de l'indifférence. Le sauvage est bien proportionné. Si le manque d'habitude n'a pas développé, chez lui, une grande force musculaire, l'exercice en retour lui fait acquérir une grande agilité et une puissance étonnante de résister aux fatigues auxquelles il est exposé. Le sauvage est un homme qui mange, boit, dort et marche.

Qui mange énormément quand il a de quoi satisfaire son appétit, tout comme il se passe de nourriture au besoin ; qui boit, trop souvent avec excès, surtout : "l'eau de feu." Beaucoup de personnes civilisées, des pays froids surtout savent très-bien que cette disposition est un trait caractéristique de l'humanité. Il dort, cet homme sauvage, il dort comme les autres paresseux le jour, la nuit, quand il n'a rien qui l'occupe, puis aussi, il veille plus que qui que ce soit que je connaisse. Il marche, ce bipède aux jambes un peu croches, aux pieds fermés en dedans par l'habitude, et il marche comme un véritable chien de chasse. Il court même, et ce, au point d'atteindre les cerfs dans les déserts et au milieu des forêts. Le sauvage est un homme, il nait dans les pleurs, grandit au milieu des larmes ou des rêves : il vieillit quelquefois quand l'excès de la privation n'a pas ruiné, avant le temps, un tempérament doué, par nature, de tout ce qui peut assurer la longévité ! Soumettez ce sauvage aux nombreuses influences auxquelles sont soumis les hommes des pays civilisés, qu'il accepte les raffinements des tailleurs, parfumeurs, et coiffeurs ; et vous aurez un élégant, souvent beaucoup plus élégant que la plupart de ceux qui se prévalent le plus de ce titre. Voilà pour l'homme physique.

J'ajoute, le sauvage est un homme ; homme intelligent, et en le disant, je pense au sourire dédaigneux que cette assertion peut faire courir sur certaines lèvres, et pourtant, je crois avoir des raisons de la formuler. Le sauvage est un homme intelligent, et j'en donne pour preuve la langue qu'il parle, les pensées qui l'oc-

cupent, les sentiments qui l'animent. Chaque nation parle une langue différente de toutes les langues européennes, différente, peut-être, (à l'exception de celle des Esquimaux) des idiômes asiatiques ou Africains, différente même de celles parlées par les autres tribus américaines. Toutes les familles ou nations sauvages même du "Département du Nord," ont des dialectes distincts, aussi distincts entre eux que le français l'est du chinois ou l'anglais de l'indou. Ces dialectes ne sont pas des sons inarticulés, comme on n'a pas craint de l'affirmer; ce ne sont pas des débris tronqués, inintelligibles ou insignifiants; non, ce sont, au contraire, des langues véritables, exprimant toutes les idées qui se trouvent dans la tête, tous les sentiments qui sont au cœur de ceux qui les parlent. Ces idiômes versent dans votre âme à vous, étrangers qui les comprenez, tout ce qu'il y a dans l'âme de ce pauvre enfant des bois, auquel vous refusez peut-être l'honneur d'être votre semblable, tout comme elles sont l'interprète fidèle de ce que vous voulez lui communiquer. Et ces langues diverses, qui les a faites? qui les conserve, qui fait que toute une nation les parle avec une perfection que l'on ne trouve pas dans la manière dont les peuples civilisés parlent les leurs. Sans grammaire, sans dictionnaire, sans monument écrit, de quelque nature que ce soit, le père redit à son fils les accents qu'il a recueillis sur les lèvres de l'auteur de ses jours, et le petit enfant qui ne sait que pleurer, commence, peu à peu, à balbutier quelques mots, à dire, mon père, ma mère. Plus tard une phrase mal articulée, provoque le rire affectueux de toute la famille, enfin la connaissance de cette phrase se complète, puis c'est une autre; jusqu'à ce que l'âge mur perfectionne cet art par excellence de la parole, pour que celui qui l'a acquis, le transmette à ses descendants.

Le sauvage est un homme intelligent, l'esprit de l'homme, quelle que soit sa portée, ne s'exerce pas d'ordinaire, en dehors de ce qui le préoccupe, de ce qui nourrit ou excite son activité. Que de belles et nobles intelligences sont restées enveloppées dans les ombres d'une condition obscure, tandis que des médiocrités ont, au contraire, pris leur essor, grâce aux circonstances! Cette différence que l'on remarque si souvent entre les hommes d'une même nation, entre les membres d'une même famille, est-il étonnant de la rencontrer entre certaines nations et certaines autres?

Bien sûr, le cadre des connaissances du pauvre sauvage est bien limité, aussi il ne faut pas s'attendre à voir son intelligence s'exercer sur un grand nombre d'objets; pourtant, il suffit de la voir se débattre dans ce cadre étroit, pour se convaincre que, lui aussi, est un être intelligent. Le sauvage voit, examine, compare, juge,

modifie, il se souvient, il prévoit, il apprend, il oublie. L'idiotisme est rare chez les sauvages, l'esprit y est commun. Ils se moquent, se rient, s'amuse à vos dépens, non pas comme les singes quadrumanes qui le font par un certain instinct mécanique, mais bien comme les plus futés des singes bipèdes. Les occupations ordinaires du sauvage, quelques restreintes qu'elles soient, prouvent son intelligence.

Un certain prédicant se trouvait un jour au milieu d'une tribu peu disposée à l'écouter. L'orateur s'apercevant que ses exhortations faisaient peu d'impression eut recours à un coup de théâtre. Il saisit sa montre et la montrant aux sauvages, il les exhorta à en admirer le mécanisme, et à en conclure la supériorité des hommes civilisés sur ceux qui l'écoutaient : le tout assez maladroitement pour froisser la susceptibilité et l'orgueil, tout aussi grands chez les sauvages que chez les autres enfants d'Adam. Après un instant de silence, et pendant que l'orateur promenait un regard de mépris sur ceux qu'il croyait avoir complètement convaincus de sa supériorité, le chef prit la parole ; " C'est vrai, c'est vrai, dit-il, vous avez de l'esprit, vous autres civilisés ; nous, nous sommes bêtes ; tu nous montres ton soleil artificiel, est-ce toi qui l'a fait ? Non, dit l'interlocuteur. Ho ! Ho ! ce n'est pas toi qui l'as fait et tu nous le montres pour prouver que tu as de l'esprit.

" Je suis bête ; cependant, écoute-moi, je ne parlerai pas longtemps, parce que tu parais nous mépriser trop, voici mon arc et mes flèches, c'est moi qui les ai faits, voici mon fusil, qui, comme ton soleil artificiel, a été fait par des hommes de ton pays. Vous autres, vous avez de l'esprit, vous savez tout faire, et vous devez, au moins, savoir vous en servir, prends ce fusil et cette poudre, moi je garderai mon arc et mes flèches, partons tous deux pour la forêt ; nous reviendrons, tous deux, à la prochaine lune, et tu nous diras alors si tu as beaucoup plus d'esprit que les sauvages." Cet argument pour n'être pas de la plus stricte logique, suffit on le comprend assez, pour arracher un violent éclat de rire à toute la bande, et jeter dans la confusion, le maladroit orateur, qui savait bien que, si les sauvages ont tant à apprendre des civilisés, ils ont bien des choses à leur montrer dans leur genre de vie.

L'homme du désert, si ignorant quand il n'a pas de maître, apprend avec une grande facilité du premier maître qui se présente. Nous avons des écrits en caractères syllabiques, je connais un sauvage qui a appris à lire dans un jour, et plusieurs l'ont fait en trois jours. Depuis près d'un quart de siècle je suis au milieu des sauvages, et j'en suis toujours à la conviction qu'ils ont autant d'intelligence que la portion non cultivée des peuples les plus dis-

tingués sous le rapport intellectuel. Mais, dira-t-on peut-être, si vraiment les "Peaux-Rouges" sont intelligents, comment expliquer leur position ? Comment se fait-il qu'à notre époque surtout, au milieu des lumières qui, par leur éclat, semblent vouloir aveugler les autres peuples, comment se fait-il qu'ils connaissent si peu ? Nous avons des chemins de fer et eux vont à la raquette, nous avons des télégraphes sous-marins et eux n'ont pas même l'idée d'un bureau de poste, nous avons des canons rayés, des fusils à aiguille ou chassepot, nous pouvons tuer à des distances énormes, eux sont encore au système primitif de destruction de leurs semblables. Ils n'ont que des lances, des carquois, des arcs, des flèches : ils ne peuvent tuer que de près ; nous avons des vaisseaux blindés, et ils n'ont que des canots d'écorce. Nous lisons tous les secrets du ciel visible, et eux ne connaissent que quelques constellations ; nous calculons tous les âges et toutes les couches de la terre, et eux ne connaissent que les animaux qui l'habitent. En un mot, nous sommes les grandes, les puissantes nations de l'époque, et eux ne sont que les pauvres et ignorants sauvages de la forêt et de la prairie. Comment cela ? La réponse à cette importante et grave question est, sans doute, dans les secrets de Dieu. Mais ce Dieu infiniment bon, ne semble-t-il pas avoir voulu nous donner une leçon utile, en nous montrant la non-omnipotence de la raison humaine livrée à elle-même ? Les races sauvages sont, comme les autres races, qui ont été animées par ce souffle de vie qui a placé les enfants d'Adam parmi les êtres intelligents. Cette intelligence, si on le veut, est comme à l'état latent et laisse passer des siècles sans éclairer ceux qui la possèdent, des rayons qu'elle fait briller ailleurs, sans sortir ces infortunés de l'ornière profonde où ils sont tombés, sans les ramener au point d'où ils sont partis. Donc cette raison humaine, livrée à elle-même, est impuissante et stérile, donc elle ne te suffit pas, ô insensé ! qui voudrait rejeter la raison suprême.

Le sauvage est un homme ; et j'en ai la preuve dans son caractère moral. L'intelligence de l'homme, servie par des organes, se soumet, trop souvent, à leur empire tyrannique, comme aussi, elle sait, parfois, s'en affranchir. Le sauvage, comme l'homme civilisé, s'élève au-dessus des sens quand, en se faisant chrétien, il accepte cette morale sublime qui gêne tant les partisans de la morale libre. Comme il est doux, comme il est consolant, de voir cette soumission du sauvage, courbant son front indompté sous le joug de l'Évangile ! Oui, le sauvage est un homme, qui trouve dans la doctrine divine de quoi éclairer son intelligence, jusque-là si obscure ; et dans les célestes enseignements de quoi remplir le vide

de son cœur ! Que de fois j'ai été profondément touché, que de douces larmes j'ai répandues, en voyant l'action de la grâce sur ces infortunés orphelins du bonheur, qu'elle façonne pour la félicité ! Oui, le sauvage est un homme, un homme capable de faire dominer en lui l'homme spirituel ; capable de sentir et de goûter les choses de Dieu. Si le caractère moral du sauvage qui se convertit au christianisme, si ce caractère ne vous prouve pas assez qu'il est homme, ô vous ! qui ne craignez pas de rejeter l'enseignement divin, contemplez le sauvage infidèle, et sa dégradation vous prouvera qu'il est de la même espèce que ceux qui le repoussent. Homme, comme tous ceux qui ignorent Dieu ou le méconnaissent ; comme tous ceux qui ne veulent pas de l'Évangile, ni de sa morale ; homme, comme tous les esclaves des sens et de la nature, homme comme tous les orgueilleux, les homicides, les voleurs ! Oh ! oui le "Peau-Rouge" infidèle prouve qu'il est homme comme la race blanche infidèle !

Les sauvages du "Département du Nord" avant même l'arrivée des missionnaires parmi eux, avaient tous quelques notions religieuses, voire même quelques traditions bibliques, faciles à distinguer, au milieu du grossier encadrement de folies et de superstitions qui les enveloppe. Tous les sauvages reconnaissent un être quelconque, supérieur aux autres, auquel ils donnent différents noms. Le culte de cet être était souvent nul et toujours bien mal défini ; quelques-uns rendent le culte le plus éclatant au soleil ; d'autres, tout en reconnaissant "l'Esprit Bon," servent et honorent de préférence, le méchant. Presque tous croient à une espèce de polythéisme grossier, ils adressent leurs supplications à tous les êtres de la nature, à tous ceux surtout qui revêtent une forme singulière ou extraordinaire. D'infâmes et absurdes superstitions captivent les pauvres peuples, et sont souvent un obstacle à leur conversion. Les jongleurs ou sorciers, qui sont d'ordinaire les médecins, s'attribuent une puissance et une force surnaturelle, qui leur permet d'exercer un grand ascendant sur leurs compatriotes, et comme ces personnages trouvent ainsi un moyen sûr de servir leurs sordides passions, ils sont intéressés à ne point abandonner leur art, et à combattre tout ce qui en diminuant leur influence, nuirait à leurs intérêts.

Quant à la valeur réelle de ces jongleries, il m'est bien difficile, non seulement de formuler, mais, même, de me former à moi-même, une opinion certaine. Nul doute que, le plus souvent, ce n'est qu'une supercherie adroite, d'autres fois je croirais à une intervention diabolique. D'ordinaire, ces sorciers ou "hommes de médecine" sont de beaucoup les plus mauvais de la nation et l'esprit

méchant ; si Dieu le lui permet, trouverait son compte à les assister. Je n'ai jamais pu être témoin de ces magies. Ma légitime curiosité, à cet égard, était excitée par la nature des faits racontés ; et aussi, je dois l'avouer, par le caractère d'hommes sérieux et intelligents qui me disaient avoir été témoins oculaires de ses merveilles. Souvent, j'ai demandé à voir ces tours de force des sorciers, et les acteurs s'y sont refusés, assurant eux-mêmes qu'ils n'avaient plus aucune puissance en présence de "l'Homme de la Prière," ou même, auprès d'un objet pieux, comme le Livre des Saintes Ecritures, une croix, un chapelet, etc., etc.

De qui descendent les Sauvages ? Je viens de le dire, ce sont des hommes, donc ils descendent d'Adam. J'ajouterai, Noé fut leur aïeul, Sem leur père, car la race rouge ou américaine se rattache à la race Mongole, dont elle diffère moins que les races issues des trois fils ne diffèrent entre elles. La question de la possibilité de peupler l'Amérique par des émigrations de l'Asie, ou même du Nord de l'Europe, n'est plus un problème. Tout le monde sait combien la chose est facile ; même en supposant qu'à l'époque de ces pérégrinations, les voyageurs n'auraient pas eu d'autres facilités que celles qu'ils possèdent aujourd'hui. Cette dernière supposition n'est point probable. Pour ma part, je suis convaincu que les sauvages ont été plus civilisés qu'ils ne le sont maintenant ; qu'ils se sont abaissés par l'oubli des traditions qui les ralliaient à Dieu, tout comme ils se relèveront en acceptant l'enseignement qui les rapproche de leur auteur et de leur fin. Puisse leur position servir de leçon à ceux qui voudraient atténuer, pour les détruire ensuite, les préceptes du Divin Réparateur !

Que deviendrait l'humanité si elle se faisait athée, si elle se faisait matérialiste ? Elle deviendrait sauvage et sauvage de la pire espèce. Comme ils sont coupables, ceux qui s'efforcent de la conduire à ces monstruosités, par des voies directes, quoiqu'on les colore d'un nom moins odieux. Le pauvre sauvage n'a jamais été assez insensé pour prononcer la déchéance de l'Être Suprême, il n'a jamais été assez méchant pour revendiquer l'égalité avec la brute, et, pourtant, il est descendu assez bas en ne conservant que les notions vagues et indéfinies qui l'ont arrêté sur le bord de ces deux abîmes. Que deviendront les nations dont un certain nombre ne paraissent pas craindre de descendre dans ces horribles profondeurs ?

Quand des hommes se sont-ils faits américains ? La solution de cette question serait sans doute extrêmement intéressante, mais je crois bien que ce n'est pas ici qu'on la trouvera. Je pense même qu'on ne la trouvera jamais. Nos sauvages du "Département du Nord," sont tous sans chroniques, sans annales, sans monuments

écrits, sans monuments d'un ordre ou d'un genre quelconque. Tous ignorent, ou ignoraient à notre arrivée jusqu'à leur âge et celui de leurs enfants. Les traditions orales ne semblent bien définies que lorsqu'elles ne remontent pas plus loin qu'à l'aieul de celui qui les raconte, en sorte que l'on comprend facilement que les recherches archéologiques ne sont pas faciles. La science chronologique, souvent si difficile à établir parmi des peuples qui ont joui d'une certaine civilisation, est tout à fait nulle et impossible ici. Nous ne tenterons donc pas même le moindre essai à cet égard.

MGR. TACHÉ.

JOURNAL DES OPERATIONS DE L'ARMÉE AMERICAINE

LORS DE L'INVASION DU CANADA EN 1775-76, PAR
M. J. B. BADEAUX, NOTAIRE DE LA VILLE
DES TROIS-RIVIÈRES.

(Suite.)

Le 29, le commandant m'ayant demandé d'aller avec lui à St. Pierre le Becquet, pour l'interpréter dans l'élection des officiers de milice, j'y fus avec M. Bellefeuille fils ; nous partîmes à 9 heures du matin. En passant à Champlain, ayant appris qu'on faisait l'enterrement de M. Morisseau, curé, le commandant arrêta à l'église pour voir la cérémonie, nous partîmes et nous rendîmes à St. Pierre à 1 heure après midi, étant arrivé, les habitants se trouvèrent partagés en deux parties, les uns voulaient que l'assemblée se fit au presbytère, suivant l'usage, les autres le voulaient dans une autre maison ; après avoir examiné les raisons, M. le commandant ordonna que l'assemblée se tiendrait au presbytère suivant l'usage. Rendus au presbytère, plusieurs habitants dirent qu'ils ne voulaient point du capitaine qui avait été nommé il y a 3 jours ; le commandant en demanda la cause, un nommé Etienne Chandonnet qui portait sans doute la parole dit au commandant : Monsieur la raison que nous avons de ne pas recevoir cet homme pour capitaine, c'est qu'il a le cœur anglais et qu'il a reçu des commissions du général Carleton, pendant que nous les avons refusées. Le commandant leur fit une réponse très-judicieuse ; il leur dit que quoi que cet homme eut accepté des commissions du général Carleton et qu'il ait servi le roi, cela n'est pas une raison suffisante, il peut

être aussi bon sujet pour le congrès qu'il a été fidèle au général Carleton : mais pour lever toutes difficultés, je vais procéder à une nouvelle élection.

M. le commandant m'ordonna d'ouvrir l'élection, ce que je fis et reçus les voix malgré le bruit des habitants qui se querellaient pour que le premier capitaine ne le fut point, néanmoins, s'il avait eu encore une voix il l'aurait emporté, mais ce fut Augustin Brisson qui fut nommé capitaine, Joseph François Maillot, lieutenant, Augustin Frustrer, enseigne. Aussitôt après l'assemblée, nous reparâmes et nous arrivâmes en ville à 9 heures du soir, d'un grand froid.

Mars. Le premier jour de Mars M. Crevier Deschenau de St. François, me pria d'aller avec lui chez M. le commandant pour lui servir d'interprète, abjustifier contre les calomnies que Joseph Traversy capitaine de St. François avait fait contre lui : je fus avec lui et demandai à M. le commandant de la part de M. Crevier quels étaient les griefs qu'on lui imputait.

M. le commandant fut me chercher des certificats de plusieurs avocats de St. François, qu'il me donna à lire, les certificats portaient qu'ils avaient ouï dire que le sieur Crevier Deschenau avait dit qu'il voulait marcher jusqu'aux genoux dans le sang des Bastonnais canadiens et sauvages ; après avoir fait la lecture de ces certificats, je remontrai respectueusement au commandant, qu'ils n'étaient pas suffisants, attendu que les personnes qui les avaient donnés, ne disaient pas qu'elles avaient entendu dire cela au sieur Crevier, mais seulement qu'elles avaient ouï dire, que par conséquent ce ne pouvaient être des preuves que très-équivoques qu'il fallait que Joseph Traversy et ses témoins comparussent en personne pour prouver leur avancé.

Le commandant me dit que ça était juste et me pria de faire un ordre en Français pour ordonner à Traversy de paraître demain à 11 heures avec ses témoins.

Ce même jour il est passé environ 30 Bastonnais qui vont à Québec avec environ 100 canadiens qui avaient déserté du camp cet automne qu'ils réunirent avec eux.

2. Le deux il est passé 50 Bastonnais qui vont au camp.

A deux heures de l'après-midi je fus chez le commandant pour l'affaire entre le sieur Crevier Deschenau et Traversy qui ne parut point, sa femme ayant envoyé Joseph Halard pour dire au commandant qu'il était allé à la chasse à l'original.

Le commandant fit une obligation de la somme de 1000 louis sterling, dans laquelle intervenait M. Laframboise comme caution pour répondre de la bonne conduite du sieur Deschenau, j'expli-

quai la teneur de l'obligation en Français à tous ceux qui étaient présents ; le sieur Deschenau dit qu'il ne demandait pas mieux de signer cette obligation, mais que cela ne le mettait pas à l'abri de la malice de Traversy, qui pouvait trouver quelques coquins qu'en les payant, viendraient faire des faux rapports contre lui et que par là il se trouverait dans le cas de payer cette somme innocemment. Le commandant lui dit : Eh bien, puisque vous ne voulez pas signer cette obligation attendez ici jusqu'à lundi et si votre accusateur ne paraît point, vous vous préparerez à aller à Montréal pour vous justifier vis-à-vis du général, et le congédia.

J'ai été en campagne le 3, 4 et 5 et le 6 de mars je n'ai pu savoir comme s'est passé au juste l'affaire du sieur Crevier ; j'ai seulement appris en arrivant qu'il était condamné à aller à Montréal.

Le 7. L'on a su aujourd'hui que tous les Bastonnais qui sont descendus depuis le mois de janvier ne forment que 500 hommes en tout. Hier j'appris à Nicolet qu'il était passé dans la nuit deux personnes que l'on supposait aller dans la ville de Québec, Dieu veuille qu'ils s'y rendent.

Le 8. Il est passé en cette ville trois émigrants qui ont déserté de Québec sous prétexte qu'ils étaient maltraités, disent-ils, du colonel Maclean ; ils ont dit que dans Québec, il ne manquait pas de vivres, que même il en entraient tous les jours dans la ville. Sur quelques demandes qu'on leur a fait, si les gens de Québec comptaient se défendre ; ils ont répondu qu'ils comptaient faire plus que de se défendre car ils espéraient battre les Bastonnais.

Nous avons appris ce même jour que les troupes de Montréal se sont révoltés, sur ce que le général ayant voulu les faire descendre à Québec, il lui avait répondu que quand on les fait venir en ce pays-ci, qu'on leur avait fait entendre que Québec était pris et que ce n'était que pour garder les villes et non pour se battre, sur cette réponse le général en avait fait mettre six en prison, mais que leurs camarades ayant défoncé les portes les en avaient fait sortir et que les officiers voulant s'en mêler, plusieurs d'eux furent battus, cependant le général en fit fouetter six des plus opiniâtres et le tumulte finit par là.

Aujourd'hui M. Péliissier a envoyé au commandant de cette ville deux milliers de fer, pour faire dit-on des pioches pour le siège de Québec.

Le 9. Aujourd'hui il est passé 105 voitures chargées de quarts et barils pour le camp, avec 36 Bastonnais qui les conduisaient.

Nous avons appris qu'à Québec il y avait un bâtiment en rade sorti du cul de sac, cela a fait former plusieurs conjectures, les congréganistes disent que c'est monsieur de Carleton qui veut se

sauver avec sa troupe, mais ceux qui connaissent la générosité des sentiments de M. le général Carleton pensent autrement et moi aussi.

Le 10. Il est arrivé deux compagnies de Bastonnais qui annoncent que le général Lee est arrivé à Montréal et qu'il doit descendre sous peu de jours pour faire le siège de Québec.

Nous avons eu ici aujourd'hui un sermon prêché par M. le Grand Vicaire. Au commencement de son discours il a donné sur le nez de quelques congréganistes qui avaient tourné en ridicule quelques expressions dont il s'était servi dans un sermon qu'il nous donna le mardi gras.

L'on nous assure que les deux personnes dont j'ai parlé le 7 qui allaient à Québec sont de Montréal et qu'elles sont entrées.

11. Il est passé 7 Bastonnais qui montent et s'en vont chez eux en disant que leur temps est fini.

12. M. MacDougall lieutenant de cette ville est arrivé hier au soir de Montréal, il rapporte qu'il est parti 3 messieurs de Montréal, pour aller dans les pays d'en haut porter des colliers aux nations sauvages pour les engager à descendre dès le petit printemps pour donner secours aux Royalistes.

Il est descendu aujourd'hui 30 voitures chargées d'affuts de canon, de boulets, aubusiers et autres ustensils; il est passé aussi deux canons dont un de 24 et un de 12.

12. Nous avons appris que les deux personnes dont nous avons parlé le 7 du courant étaient envoyées du général Carleton dans les pays d'en haut pour avertir le capitaine d'Arnould de descendre dès le petit printemps avec les nations.

Mars. Nous apprenons de Québec qu'un nommé Muenil qui était auprès du général Arnold s'est échappé du camp des Bastonnais et est entré dans Québec, qu'il a emporté avec lui toutes les gazettes de York et les lettres du congrès, que quatre matelots qui étaient sortis de Québec y sont rentrés, après avoir resté trois jours dans le camp. Que le fils de M. Larivière étant sorti de Québec sous prétexte de folie, mais bien pour examiner ce qui se passait dans le camp des Bastonnais, avait été pris comme il s'en retournait à Québec qu'il est à présent aux fers aux pieds et aux mains au camp.

L'on dit aussi que les gens de Québec ont fait faire un cheval de bois qu'ils ont mis sur les murs, du côté du faubourg St. Jean, avec une botte de foin devant lui et une inscription en ces termes :

“ Quand ce cheval aura mangé cette botte de foin nous nous rendrons.”

Il est passé aujourd'hui 100 voitures chargées de haches, pioches,

pics, affus de canon, boulets et autres ustensils, il y avait 50 Bastonnais, deux canons de 12 et un pierrié.

15. Le 16 à 2 heures de l'après-midi il est venu un éclair et un gros coup de tonnerre lui a succédé.

17. Le 17 il est arrivé 36 voitures chargées de quarts pour le camp et 120 Bastonnais.

18. Le 18, jour de St. Patrice, les Irlandais dans les troupes du congrés, qui sont arrivés hier en cette ville, se sont promenés dans toute la ville avec leur sabre et bayonette à la main au son des tambours et fifres. Ils avaient tous à leur chapeaux une branche de sapin à l'exception des officiers qui avaient tous chacun un aigrette artificielle. Un mouchoir de soie qui était percé, faisait leur drapeau, il était enmanché en haut d'une tête de sapin, au-dessous du mouchoir étaient deux bayonettes en croix, ils ont été donner une aubade aux dames religieuses en criant trois fois *auras* ; de là ils passèrent devant chez M. de Tonnancourt et s'étant arrêté à sa porte ils se mirent à crier : *God dam that house and all that is in it*, (sachant que M. de Tonnancourt était royaliste.) M. Godefroy son fils qui était à la fenêtre de sa chambre les ayant entendu leur répondit, *God may for ever damn you all*. Ils se retirèrent et furent chez M. Laframboise qui fit délivrer aux soldats deux sciaux de rhum et fit entrer chez lui les officiers et les régala d'une demie douzaine de flocons de liqueur ; c'était payer l'honneur qu'on lui faisait bien cher ; après midi ils furent chez M. Delpine lui donner une aubade, mais j'ignore s'ils ont eu la pièce, il y a tout lieu de le présumer étant bon congréganiste.

Aujourd'hui il est arrivé dix traines chargées de quarts.

Le 19. Les troupes ont demandé la charité dans toutes les maisons de la ville disant qu'ils crevaient de faim. Je leur ai donné malgré moi environ 4 ou 5 livres de lard en différentes fois. Une dizaine ont été chez M. de Tonnancourt qui leur donna à manger, mais non content de cela ils voulaient à toute force ôter la viande qui était à la broche, malgré la cuisinière ; à la fin on les menaça du commandant ; ils s'enfuirent en donnant des coups de bayonette dans les cloisons et dans les portes.

M. le grand-vicaire en ayant rassasié quelques-uns et en se croyant pas obligé de nourrir toute la garnison, fut contraint de faire fermer la porte pour pouvoir manger tranquillement.

Le 20. Il est arrivé 20 voitures chargées d'ustensils de guerre et 30 Bastonnais.

Aujourd'hui les habitants de St. Pierre les Becquet ayant été commandés pour mener du bagage au camp sont arrivés en cette ville ; plusieurs d'eux sont venus me trouver pour me prier d'aller

avec eux chez M. le commandant le prier de les exempter de ce voyage. Comment leur ai-je dit, quand on vous a commandé de la part du roi l'été dernier, vous n'avez eu besoin de personne et vous avez refusé tout net de marcher ; aujourd'hui il vous faut des interprètes pour faire des sollicitations pour vous autres, allez mes amis il est très-naturel que vous ressentiez aussi bien que nous les effets de la liberté ; ainsi me voyant si peu disposé à leur rendre ce service ils s'en sont allés.

M. le commandant m'ayant envoyé chercher pour l'interpréter dans quelque affaire me pria de faire bien des excuses pour lui à M. de Tonnancourt des insultes que les soldats avaient fait chez lui et de l'assurer qu'il n'avait aucune part à tout cela, et que si pareille chose arrivait à l'avenir de l'avertir et qu'il y mettrait bon ordre.

21. Le 21 il n'y a eu rien de nouveau sinon quelques voitures de cette ville qui ont parti pour mener des vivres au camp par ordre de M. le commandant.

22. Le 22, un habitant a dit en revenant du camp que les Bastonnais se préparaient à faire feu sur la ville de Québec, lundi prochain, qui sera le jour de l'Annonciation de la Ste. Vierge.

Les voitures qui ont passé le 15 du courant sont de retour et nous dit qu'ils n'avaient pas été payés de leurs voyages.

Une personne venant de Montréal nous a appris que le lac Champlain et la rivière Chambly étaient partis et que les Bastonnais ont perdu à la pointe aux fers deux canons qu'ils amenaient pour Québec.

23. Le 23 il est parti de cette ville 60 Bastonnais pour Québec.

24. Le 24 nous avons appris que M. Muzes Hazen, ci-devant du 44^e régiment ayant obtenu du congrès une commission de colonel avait levé dans les paroisses d'en haut 6 compagnies de Canadiens ; et qu'ayant démontré au général Waster qu'il était nécessaire d'envoyer au devant des sauvages qui doivent descendre avec la troupe, il était parti avec son monde, mais non dans l'intention de s'opposer à eux, mais plus tard pour s'y joindre ; afin de venir secourir la ville de Québec.

25. Le 25, il est arrivé en cette ville 90 Bastonnais qui vont à Québec, qui ont dit qu'il y avait 15,000 hommes à la pointe, qui attendaient la navigation pour venir à Québec et que le général Waster devait descendre dans peu de jours.

26. Le 26, il est passé deux sauvages du saut St. Louis qui disent qu'il y a 5,000 hommes tant de troupes que de sauvages qui attendent la première navigation pour venir à Québec.

L'on nous assure qu'il y a une flotte française pour venir en

Canada et qu'ayant fait rencontre de quelques bâtiments anglais, il y avait eu un engagement et que les Français avaient remporté victoire, cette nouvelle demande confirmation.

Nous apprenons que le bâtiment qu'on a annoncé être en rade le 9 du courant, avait été dans les paroisses d'en bas pour charger de vivres, qu'il n'a été que trois jours dans son voyage et qu'il est de retour à Québec.

L'on nous dit aussi que les gens de Québec ayant fait une sortie d'environ 400 hommes, ils avaient tué 10 Bastonnais, et fait 5 prisonniers, après quoi ils ont rentré dans la ville.

Le 27 il est arrivé en cette ville 85 Bastonnais qui descendaient à Québec; ce même jour M. Gogy est venu en ville pour avoir un ordre du commandant pour faire sortir son meunier de son moulin, s'étant aperçu qu'il n'agissait pas honnêtement. Comme il lui avait dit d'en sortir, il fut se conseiller à Larose capitaine de la Rivière du Loup qui lui dit n'en sortez pas, parceque le congrès ôtera à M. Gogy son moulin et vous le garderez. Non pas qu'il crut que ce devait être ainsi, mais afin de faire tomber M. dans quelque piège et d'avoir prise sur lui, car il pensait que quand le meunier s'obstinerait à rester pour cette raison, que M. de Gogy disait quelque chose de désavantageux au congrès et que par là il aurait lieu de le faire prendre ayant manqué son coup dans le mois de décembre dernier.

28. Le 28 le général Woaster est arrivé dans cette ville et tous les congréganistes ont été lui rendre visite chez lui.

Il est passé M. Larivière fils, venant de Québec qui a été fait prisonnier avec un nommé Létourneau, qui était sorti de Québec.

Il est passé aujourd'hui un nommé sergent Brown qui a été fait prisonnier au fort St. Jean et qui a déserté du Connecticut; il s'était rendu jusqu'à pointe de Levy où il demanda à un habitant de le traverser, à la ville de Québec, qu'il lui donnerait cinq guinées, l'habitant lui dit qu'il allait chercher son aviron mais il fut avertir les Bastonnais et l'a fait prendre prisonnier; il dit qu'il y avait en bas de Québec 1000 hommes prêts à y entrer, Dieu le veuille.

30. Le général Woaster est parti pour Québec après avoir assuré que si M. Carleton ne se rendait pas qu'il allait prendre la ville d'assault.

M. Péliissier lui a donné sa cariole couverte et deux chevaux avec son cocher pour le mener jusqu'au camp.

Il est arrivé 60 Bastonnais qui descendaient et 8 officiers qui montent.

Il y a quelques jours que M. Laframboise donna un grand dîner

où il y avait plusieurs Bastonnais parmi lesquels il se trouva un ministre ; lorsque le temps de se mettre à table fut venu, ce ministre fit une espèce de singerie en bénissant la table, quand ils en sortirent M. Laframboise dit pourquoi il ne faisait pas la même cérémonie ; le sieur Ailles qui était de la compagnie lui dit, si vous saviez ce qu'il dit vous ne demanderiez pas qu'il le repéta : il dit *Dieu écoute mes prières, damne tous les canadiens et les royalistes, fait tomber le feu de sa colère sur cette province.* Laframboise se mit à rire fort spirituellement.

Nous apprenons que les Bastonnais ont fait un coup sur quelques canadiens qui venaient s'emparer de la garde de la pointe Lévis, qu'ils en ont tué plusieurs, fait 50 prisonniers et que les autres se sont échappés dans le bois ; l'on dit que M. Bailly prêtre et un autre dont on ignore le nom ont été tués dans cette action. Comme cette nouvelle se rapporte si différemment, on ne peut y faire aucun fondement jusqu'à ce que nous voyions entrer les prisonniers.

L'on nous assure qu'il est parti une frégate de Québec pour aller en bas chercher plusieurs habitants qui se sont soulevés ; l'on dit qu'il y a 13 personnes soulevées contre les Bastonnais.

31. Aujourd'hui le nommé Ligatle est arrivant de Montréal sous prétexte d'aller à Charlesbourg pour voir un de ses enfants, il a un passeport du général Woaster. Il est porteur d'un écrit pour M. le général Carleton, pourquoi il offre 300 livres à celui qui voudra le porter à Québec ; par cet écrit on informe son Excellence de la situation des Yankees et de la quantité de troupes du roy qu'il y a dans les colonies.

Mars 2. Qu'il y a 2000 hommes de troupes de sauvages tout prêts à descendre—3 Que dans les paroisses de La Chine, de La pointe Claire et autres, il y a plusieurs cent hommes qui attendent ceux d'en haut pour descendre avec eux. 4 Que 600 hommes de troupes ont hivernés à Louisbourg pour venir en Canada : 5 L'on exhorte son Excellence à ne point se rendre, et on lui donne connaissance du plan qu'ont pris les Yankees pour prendre Québec. 1° Ils doivent faire sommer le Général Carleton de se rendre, et s'il refuse, il doit envoyer par ce moyen, des flèches, des lettres aux bourgeois pour les inviter à se rendre, sinon que leurs biens seront pris, confisqués et vendus au profit du congrès. 2° ils doivent envoyer des déserteurs supposés, pour tacher de corrompre les cytoyens de la ville. Si tout cela ne suffit pas, ils doivent tenter l'assault, et s'ils sont repoussés, ils doivent décamper par le saut de la *Chaudière*, y ayant des vivres de partis de la Nouvelle-Angleterre pour venir à leur rencontre.

Le même écrit dit qu'il est arrivé quatre des plus fameux négociants de Londres au congrès, pour faire rentrer les colonies en elles mêmes, vu que l'Ancienne Angleterre est partie pour leur faire la guerre. Il avertit aussi son excellence le Général Carleton que la majeure partie des troupes finiront leur temps le 15 d'Avril, et donne connaissance de la situation de la ville de Montréal. Je prie le Seigneur que toutes ces connaissances puissent parvenir à Québec, pour engager les citoyens à soutenir.

Avril 1. Le premier d'Avril, il n'y a rien eu de nouveau, sinon qu'il a passé douze Bostonnais, fifre jouant, tambour battant.

Le 2. J'ai été aujourd'hui chez M^r le Commandant, pour lui demander, de la part des dames Ursulines, le paiement des malades qui ont été à l'hôpital depuis l'automne dernier ; il m'a fait réponse qu'il n'y avait point d'argent d'arrivé. Je lui ai répondu M^r., comment voulez-vous que ces dames fassent, elles avancent leur argent pour nourrir et soigner vos soldats, et elles ne peuvent être payées. Il est impossible qu'elles puissent continuer à prendre soin de vos malades ? Eh bien, m'a-t-il dit, dites-leur qu'elles prennent patience et qu'elles seront payées, et bien lui ai-je répondu, je vais dire à ces dames qu'elles nourrissent vos soldats avec de la patience, l'on verra comme ils seront bien gras ; il se mit à rire et me dit que sous peu il y aurait de l'argent. Comme je voulais prendre congé de lui il me demanda pourquoi est-ce que les marchands ne voulaient pas prendre des billets du congrès ; je lui dis que ma raison en particulier était parce qu'ils n'étaient pas encore maîtres du pays, et que la ville capitale était encore au roi qui seul pouvait changer la monnaie de la colonie et que je ne croyais pas que le congrès put établir aucun cours de monnaie dans cette province, jusqu'à ce qu'elle fut conquise. Eh bien, m'a-t-il dit, sous peu on vous forcera de les prendre ; à la bonne heure, lui dis-je, quand on nous forcera il faudra bien le faire.

Le 3. Le 3, les prisonniers du coup que les Bastonnais ont fait dont nous avons parlé le 30 du mois dernier sont arrivés ici aujourd'hui au nombre de 21 au lieu de 30 qu'on nous avait nommé, il n'y a rien de plus exécrationnable et qui répugne plus à la nature que de voir de pauvres malheureux conduits par leurs compatriotes sans qu'ils en soient le moins touchés ; au contraire, les misérables les mènent avec une jubilation sans pareille et comme s'ils menaient des gens dont ils n'auraient jamais entendu parler ou leurs plus grands ennemis.

Ces prisonniers disant qu'ils avaient reçu des ordres de M^r le Général Carleton pour venir secourir la ville de Québec et qu'ils étaient 500 hommes sous le commandement de M^r de Beaujeu qui

en avait envoyé 50 pour l'avant garde (dont ils étaient du nombre) et que les gens de la Rivière du Sud en ayant eu nouvelle ils les avaient arrêtés; que M^r Bailly, prêtre, qui était leur aumônier avait été blessé.

Il est passé un capitaine Bastonnais avec ces prisonniers et sa compagnie, qui a un plan de la ville de Québec, et qui dit qu'il est impossible pour les Bastonnais les puissent prendre, (à moins que ce soit la famine), que la ville de Québec étant trop bien fortifiée sur toutes les faces, ce capitaine s'en retourne avec sa compagnie en la Nouvelle Angleterre, puisqu'il dit que c'est fort que de vouloir tanter la prise de cette ville, d'autant plus que la moitié des Bastonnais sont malades et sans état de combattre.

M^r Couillard, l'un de ces prisonniers, a fait demander M^r de Donnancourt de l'argent à emprunter, ce qui lui a été accordé très facilement.

Le 5. Le 5 il est passé 20 Bastonnais qui descendent.

Le 6. Le 6 il n'y a rien eu de nouveau.

Le 7. L'on a dit que le colonel Maclean avait voulu désertier 3 fois de Québec et qu'il avait été rattrapé. Je ne mets cette nouvelle que pour faire voire les faussetés qu'on nous a rapportés, car je n'y crois point cela, je suis trop persuadé de la bravoure du colonel Maclean.

L'on nous a dit aussi que les canons de dessus les murs de Québec étaient retournés du côté de la ville, je pense que cette nouvelle est encore fausse.

Le 8. Le 8 le sieur Belette, père, est passé venant de Québec, fait prisonnier pour la seconde fois, il dit que les Bastonnais l'ayant soupçonné d'avoir été dans Québec l'avaient fait prendre.

Il est monté un courrier qui rapporte que les gens de Québec ayant envoyé une bombe dans le camp des Bastonnais, il avait démonté entièrement une de leurs batteries; qu'il était sorti deux jeunes gens de la ville de Québec qui ont dit que la ville ne manquait point de munitions de guerre et de bouche, et qu'elle n'était point dans les sentiments de se rendre.

(A continuer.)

LE CANADA EN EUROPE.¹

Heureux le peuple qui n'a pas d'histoire.

Bien certainement on ne nous enviera pas notre sort à nous, Canadiens-Français, qui, pendant si longtemps, avons tenu en échec la Nouvelle-Angleterre. N'avons-nous pas sacré notre foi au pied du poteau de la torture, en y faisant ruisseler le sang de Brébœuf, Lallemant et Jogues ? L'Iroquois et l'Algonquin ne se sont-ils pas courbés sous la pression de notre genou, et livrés à nos propres forces, à nos propres ressources, n'avons-nous pas trouvé le temps de découvrir les grands lacs, les Illinois, le Wisconsin, le Mississippi et les Montagnes Rocheuses, tout en faisant pleuvoir sur l'ennemi les boulets de Beauport, de la Canardière, de la Monongahéla, d'Oswego, de Carillon, de Montmorency, des Plaines d'Abraham, de Ste. Foye et de Chateauguay ?

On ne peut avoir bagage historique plus complet, n'est-ce-pas, et pourtant il y a sept mois, je me passais la fantaisie de vivre en plein oubli, et je posais, bien malgré moi, pour un modeste fragment de ceux que le penseur a classifié parmi les bienheureux de ce monde.

*
* *

C'était à Paris, au mois d'août dernier : je visitais la fameuse bibliothèque de Ste. Geneviève. Un de ces bons gros gardiens de musée qui passent doucement leur journée à débiter par cœur le

¹ Notes de voyage lues au concert donné par l'Union Musicale de St. Jean, à la salle St. Patrice, Québec.

boniment des curiosités qui défilait sous les yeux des spectateurs ébahis, conduisait le troupeau de touristes allotté à sa garde. Je faisais comme mes collègues en curiosité : livres, vieilles armures, tableaux, reliques, le tout passait lentement devant moi, aux éclats de voix de notre cicerone :

— Ceci, disait-il, en faisant ronfler ses r à la façon des vieilles cartouches du métier, est une version des hymnes du Propre de l'Abbaye de Ste. Geneviève, copiée tout au long de la main de son auteur le grand Pierre Corneille.

— Cela, mesdames et messieurs, c'est la plus grande, la plus belle collection existante de livres introuvables ailleurs qu'ici, les éditions des Aldes et des Elzevirs.

Tout le monde s'entassait autour du massif historien, se faisant oreilles pour saisir les moindres sons de sa voix de basse taille, lorsque tout-à-coup sa baguette indiqua un objet qui m'était plus familier que la tabatière du grand Frédéric, déposée à ses côtés.

C'était une superbe paire de raquettes.

— Cet instrument oblong et natté, dit-il, est un engin de locomotion dont se servent les Canadois, tribus limitrophes de la région des Esquimaux, pour descendre les côtes glacées et interminables de leur bizarre pays !

Sans s'en douter, l'inoffensif gardien de musée, se faisait l'écho d'une bonne partie de la France, qui malgré nos brillants triomphes à l'exposition universelle, malgré le passage de nos braves et intelligents zouaves pontificaux, malgré nos relations commerciales, ne connaît que vaguement l'ancienne Nouvelle-France, et ignore comment vivent, pensent et travaillent le 1,250,000 Français perdus de ce côté de l'Atlantique.

Je n'eûs que trop tôt une nouvelle preuve de cette impardonnable ignorance.

*
* *

Je revenais d'Italie. En six heures nous avions dégringolé le Mont-Cénis à grands coups de locomotive. La Savoie avait passée ainsi qu'un rêve de peintre, devant mes regards éblouis, et déjà comme le dit le coloriste Théophile Gauthier, le chemin de fer avait avalé les tringles de la voie ferrée d'une bonne partie de la Bourgogne, lorsqu'arrivé en gare à Maçon, on vint nous prévenir qu'il y avait-là deux heures d'arrêt. Minuit sonnait à l'horloge du bureau, et tout en fumant un cigare sous ce ciel bleu qui avait vu naître, grandir et acclamer Lamartine, puis voyait dernièrement

arriver le cercueil de cet homme qui avait failli gouverner la France, parti obscurément de Paris, escorté par une douzaine d'amis fidèles, je me laissai empoigner par l'irrésistible désir de causer du doux poète avec un Mâconnais pur sang.

Près de moi, il n'y avait qu'un employé de la gare, paraissant en train de battre énergiquement la semelle de l'ennui.

— Un temps superbe, n'est-ce pas chef, une vraie nuit comme les aimait Lamartine.

— Oui monsieur !

Je compris que mon homme abordait le monosyllabe pour mieux lorgner de l'œil un coin bien douillet et bien capitonné, où deux sacs de nuit dodus et rondelets, promettaient à la fatigue et au sommeil un nid de ces plus moëlleux.

Je ne me crus pas battu et continuai, en dépit de ce laconisme peu invitant.

— La mort de ce grand homme a dû laisser bien des regrets ici, car si j'ai bonne souvenance, l'auteur des *Harmonies* et des *Méditations*, mettait fort en pratique la fin de ces beaux vers :

Voilà les toits de chaume où ma mère attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive ;
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants,
Ce livre où l'espérance est promise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant qui tombaient à genoux,
Disait en essuyant les pleurs de leurs paupières :
— Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières.

— Vous vous les rappelez sans doute, monsieur, car j'avais crû naïvement l'éditeur du grand poète, qui terminait une note, au bas de cette pièce, par les mots stéréotypés : “ Ces vers que tout le monde a lus.”

Mon employé de chemin de fer me regarda fixement comme si j'avais été de la police, puis se rapprochant insensiblement du coin convoité :

— Non monsieur, un employé en France ne se compromet jamais à lire les brochures de l'aristo, celui-ci, ou les pamphlets du démocrate, celui-là. Il s'absorbe tout entier dans son devoir, qui consiste à être ponctuel, comme un créancier.

Certainement je ne m'attendais pas à voir Lamartine emboîter le pas derrière la cohue si nombreuse de ceux qui ne sont pas prophètes dans leur pays, aussi repris-je timidement :

— Mais, monsieur, moi-même je suis employé du gouvernement

canadien ; j'arrive d'Amérique, et veuillez croire que chez nous M. de Lamartine n'a jamais compromis personne.

A ces mots mon interlocuteur m'enveloppa dans une effluve d'admiration.

— Comment, monsieur arrive de l'Amérique ! Que je suis heureux de vous rencontrer, car sans doute vous avez dû connaître mon frère, Pierre Daubert : il habite un endroit qui s'appelle le Nébraska.

J'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à M. Daubert aîné que le Nébraska et le Canada étaient deux contrées différentes, aussi distantes l'une de l'autre que Mâcon l'était de la Sibérie. Mes deux heures d'arrêt y passèrent.

*
* *

Cet employé de chemin de fer devait être le cousin de l'homme de la Bibliothèque de Ste. Geneviève, dont la famille, fort disséminée par les 93 départements de France, s'est faufilée jusque sous les lambris de Versailles.

J'errais dans la longue enfilade des salles superbes de ce château royal où la du Barry laissait tomber avec cette petite moue câline derrière laquelle se cachait le rire sardonique de Voltaire, les mots qui eurent un si douloureux dénouement sous les murs de Québec en 1759 :

— Bah ! que nous importe à nous les quelques arpents de neige de là-bas !

Au milieu de tout ce rendez-vous des arts, chantant les louanges de la monarchie, de la république et de l'empire, j'allais, songeant aux échos morts des orgies royales de jadis, à ces cliquetis de verres qui s'échappaient joyeusement le long de ces immenses salons, pendant que nous, nous tombions au cliquetis des sabres et des bayonnettes rouillées par les sueurs et le sang d'une longue lutte, lorsque tout-à-coup, dans la galerie dite des Batailles, je me trouvai en face d'un modeste buste en plâtre, signé par *Duret*. Sur le socle étaient ces simples mots :

“ Louis-Joseph de Saint-Véran, marquis de Montcalm, lieutenant général, mort devant Québec.”¹

Un peu plus loin, dans la salles des Marines, se trouvaient perdues, au milieu des toiles de Giraud, de Barry, de Crépin, de

¹ Une frégate de la marine impériale, voguant sous le pavillon amiral, porte le nom de *Montcalm*.—F. de St. M.

Gilbert, de Van Bree, du marquis de Rossel, de Louis Garneray, de Mayer et d'Hip. Bellangé, quatre modestes toiles signées par *Gudin*. L'une représentait Jacques Cartier découvrant le fleuve St. Laurent, en 1535, l'autre l'expédition de la Salle à la Louisiane en 1684, la troisième le combat du *Pélican* monté par d'Iberville, contre trois vaisseaux anglais, en face du fort Nelson, et la quatrième la prise du même fort par d'Iberville, le 13 septembre 1677.

C'était là tout ce que le génie de la France avait jugé à propos de consacrer à ceux qui ont su s'immortaliser ici, en portant haut, ferme et longtemps la hampe du drapeau fleurdelisé. ¹

*
* *

Cette ignorance, ou plutôt cette indifférence des choses de notre pays, s'est frayée un chemin jusqu'en Angleterre, dans cette Angleterre qui devrait au moins nous connaître comme valeur monétaire, puisque ses marchés sont encombrés par nos bois et nos produits. Pourtant on ne la pousse pas jusqu'à l'oubli, car l'Anglais se montre fier à l'endroit de ses gloires militaires. Le général Wolfe, tué en même temps que Montcalm, repose sous un monument splendide à côté des tombes royales, dans l'Abbaye de Westminster, pendant que le manteau où il fût enveloppé mourant sur les Plaines d'Abraham, le 12 septembre 1759, reste déposé sous une vitrine du musée de la Tour de Londres, par ordre du roi Guillaume IV, en face de deux gros canons de bronze arrachés aux remparts de Québec. La rivale de l'abbaye, la cathédrale de St. Paul, renferme de son côté le monument du général Sir Isaac Brock, tué le 13 octobre 1812, à Queenstown, dans le Haut-Canada.

Malgré ces bribes de souvenir, un peu plus prononcées que celles de Versailles, malgré l'immense quantité de brochures sur la colonisation, servie là-bas par notre gouvernement, malgré nos relations commerciales de chaque jour, le Canada est inconnu d'une foule d'Anglais.

En quittant Liverpool se trouvait parmi les passagers du *North American* un ministre protestant, homme instruit et parfaitement élevé, qui joignait à ces deux excellentes qualités, celle de se moquer du mal de mer. Souvent nous causions ensemble et infailliblement la conversation tombait sur nos mœurs, nos habitudes et notre manière de vivre. Il n'en revenait pas de tout le bien que

¹ J'ai cherché vainement à Versailles, le portrait du Commandeur Aymard de Chaste, que l'historien Parkman dit y avoir entrevu.—F. DE ST. M.

je lui disais de nos excellents paysans, et franchement il croyait que je gasconnais, lorsque je faisais allusion, à leur esprit de concorde et d'union.

Le Canada ne lui apparaissait que comme un pays où l'on se mangeait les uns les autres—je ne parle pas au figuré—et toujours il me quittait en me disant qu'il avait parfaitement pesé le pour et le contre, et que son sacrifice était bravement fait. Les jours de grosse mer, il allait une bible à la main, se mettre pieusement en face d'un fresque que la Compagnie Allan avait fait peindre—pour égayer la physionomie du salon du bord—et là, en face de ces farouches Indiens, faisant caracoler leurs petits chevaux noirs sur le cadavre de l'ennemi vaincu et brandissant en l'air une chevelure sanglante, il priait, songeant à sa femme et à ses enfants, groupés sans doute autour d'un bon feu, dans le fond du Lancashire.

Tous, vous vous appitoyez sur le triste sort du brave apôtre, car il était destiné à une des grasses sinécures de la province, la cure protestante de Chambly.

J'aime à croire que ce martyr ne regrette pas trop son dévouement à l'heure qu'il est, et je suis certain, qu'il serait le premier à applaudir le courage que j'ai montré ici ce soir, en osant paraître devant un auditoire qui passe en Europe pour avoir les dents aussi aiguës.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

IRLANDE

Keep on perhaps in after days,
They'll learn to love your name ;
When many a deed may make in praise
That long hath. Slept in blame.
And when they tread the ruin'd Isle
Where rest at length the lord and slave,
They'll wond'ring ask, how hands so vile
Could conquer hearts so brave ?

MOORE.

Te souvient-il encor, noble terre d'Irlande,
Quand, le front couronné d'une verte guirlande,
Le Ciel te fit sortir du sein de l'Océan ?
L'onde te salua fille de l'Atlantique,
Le barde te chanta sur sa harpe celtique,
Dans un sublime élan.

Il chanta ta verdure et tes rives fécondes,
Ta magique beauté se mirant dans les ondes,
Comme se mire au loin la cime du Morven.
Assise au sein des mers, tu flottais sur l'abîme :
On eût dit, à l'éclat de ton manteau sublime,
Quelque nouvel Eden.

Il chanta les beaux jours où tes vertes collines
Apprirent aux échos les nouvelles divines
Que Patrice apporta du rivage romain,—
Quand ton front se courbait sous les eaux du baptême,
Comme on vit autrefois se courber Dieu lui-même
Dans les flots du Jourdain.

Et tu n'entendis plus, sous tes chênes antiques,
 Les étranges accents des druides mystiques,
 Quand ils divinisait les astres et les vents.
 On n'interrogea plus les oiseaux de l'espace :
 Le prêtre du soleil vit éteindre sa race
 Et ses brasiers ardents.

Le peuple raconta les victoires des braves,
 Les barbares combats des hordes scandinaves,
 Quand au champ de Clontarf ils trouvèrent la mort,
 Où lorsque, pour s'enfuir de tes rives guerrières,
 Ils tendaient en tremblant leurs voilures légères
 Au noir souffle du nord.

On chanta la beauté des filles d'Hibernie,
 Leur céleste candeur, que jamais n'a ternie
 Le souffle empoisonné du perfide Saxon,
 Quand la vertu naïve errait encore sans voile,
 Que son regard brillait, libre comme l'étoile,
 Au bord de l'horizon.

* * *

Qui te rendra jamais ces siècles d'innocence
 Où tu vivais tranquille au sein de l'abondance
 Que ton fertile sol donnait à tes enfants ?
 Où tes jaunes moissons et tes champs de verdure
 Ondoyaient mollement dans leur riche parure,
 Comme des flots mouvants ?

Rien ne troublait alors la paix de ton royaume ;
 Le bonheur habitait sous l'humble toit de chaume
 Et voyait sans terreur les hivers s'approcher.
 Tes enfants vieillissaient à l'ombre de l'église ;
 Ta foi parlait au loin, libre comme la brise,
 Ferme comme un rocher.

Oh ! qu'ils étaient heureux ces jours de ton jeune âge,
 Quand le tiède printemps abordait ton rivage
 Où l'onde s'endormait aux baisers des zéphirs !
 Quand son souffle embaumé caressait la prairie,
 Et que les vents du soir venaient charmer la vie
 De leurs tendres soupirs.

* * *

L'Océan jette au loin sa voix forte et sonore ;
 Les brises du printemps te visitent encore,

Et soupirent la nuit au feuillage des bois.
L'oiseau, comme jadis, chante sous la ramure ;
Mais mon œil cherche en vain, dans toute la nature,
L'Irlande d'autrefois.

O noble verte Erin, que je pleure et que j'aime,
Tu n'es plus maintenant qu'une ombre de toi-même,
Flottant comme un cadavre à la cime des flots.
J'entends gémir au loin les vagues sur ta rive,
Et je mêle parfois une note plaintive
A leurs tristes échos.

Car un souffle plus froid qu'une brise d'automne,
Plus traître que le vent dont l'haleine empoisonne,
En son vol destructeur a passé sur tes bords :
C'est le souffle glacé que l'esclave respire
Mortel comme l'odeur que flaire le vampire,
Sur la tombe des morts.

Pauvre Ile de malheur ! dis-moi quel est ton crime,
Et pourquoi si longtemps, pourquoi, pauvre victime,
Ne devras-tu toujours qu'espérer et souffrir ?
Combien de fois encore, ô ma belle patrie !
Te faudra-t-il, hélas ! boire jusqu'à la lie
La coupe du martyr ?

O mon Dieu ! que c'est long, sept siècles d'agonie !
Et toujours respirer cet air de tyrannie
Qui couvre les pays de terreur et de deuil !
Qu'elle est noire, ô mon Dieu ! cette nuit sans étoiles
Qui porte plus d'horreurs et de plus sombres voiles
Que la nuit du cercueil !

Terre de mes aïeux ! berceau de mon enfance,
On a changé ton sol en un désert immense,
Où l'écho de ta voix ne se lève jamais !
On étouffe tes pleurs sous le vent de l'orage,
Et le silence affreux qui règne sur ta plage,
On le nomme..... la paix !.....

Les cruels ont flétri ta riante nature ;
Puis, ils ont déchiré ton manteau de verdure,
Après l'avoir rougi du plus pur de ton sang.
Ils ont brisé ta harpe en leur sombre colère,
Et tu n'as plus d'écho que la voix solitaire
De l'immense Océan.

Qu'ils sont longs et glacés, les anneaux de tes chaînes !
Qu'il est énorme et lourd le boulet que tu traînes !

Que ton joug est pesant, ô pauvre Verte-Erin ?
 S'arrête-t-il parfois le tyran qui les rive ?
 Hésite-t-il, au moins, lorsque ta voix plaintive
 A fait trembler sa main ?

Ecoute-t-il jamais la jeune et tendre mère
 Demandant chaque soir, en son humble prière,
 Le retour incertain d'un époux exilé ?
 Entend-il l'orphelin qui gémit et qui pleure,
 Et le faible vieillard qui n'a d'autre demeure
 Que le ciel étoilé ?

Voit-il la vieille tour recouverte de mousse,
 Inflexible témoin de l'affreuse secousse
 Et des maux effrayants que l'Irlande endura ?
 Son vieux front, qu'a noirci l'air de la servitude,
 Contemple avec horreur la morne solitude
 Dont l'exil l'entoura.

Monarques dont le sceptre a causé tant d'alarmes,
 Tyrans dont la couronne a coûté tant de larmes
 Aux pauvres nations dont vous mangez le pain,
 Sentez-vous tout le poids de votre diadème,
 Quand sur vos sombres fronts a passé l'anathème
 De tout le genre humain ?

.

Quand la neige au printemps descend de la montagne,
 Qu'il est terrible à suivre à travers la campagne
 L'indomptable courroux du fleuve débordé !
 Il s'élève, il écume, il roule avec furie,
 Emportant le bosquet, inondant la prairie
 Dont son cours est bordé.

Quand le noir ouragan se déchaine avec rage,
 Qu'il jette sans pitié les vagues sur la plage,
 Et les brise à jamais sur le sombre rocher,
 Aussitôt l'Océan écume de colère
 Et menace de mort la barque téméraire
 Et son brave nocher.

Les peuples sont les flots de l'océan du monde ;
 L'esclavage est le vent qui mugit et qui gronde,
 Et porte la terreur sous les trônes des rois.
 Quand ce vent devient lourd et se change en tempête,
 Le peuple malheureux dont il courbe la tête,
 Enfin lève la voix.

JAMES DONNELLY.

Québec, 18 avril 1870.

RESTE TOUJOURS PETIT !

A PIERRE-ALBERT.

VERS ÉCRITS DANS L'ALBUM DE M^{me} J. E. P.....

Quand ton petit pied d'albâtre,
Joue en se moquant du mien ;
Lorsque ta gaieté folâtre
Eclate dans ton maintien,

Quand, créature charmante,
Tu dances sur mes genoux ;
Quand ta main, toute imprudente,
Brise en éclat ses joujoux ;

Quand ton babil de mésange
Me dit de ses riens charmants ;
Quand ta blonde tête d'ange.
Jette des rayonnements ;

Quand tu souris à ta mère
Fière de tes premiers pas ;
Quand, sous les yeux de ton père,
Tu prends, joyeux, tes ébats ;

Alors d'où vient, ô mystère !
D'où vient que je suis rêveur ?
D'où vient que sous ma paupière
Germe quelquefois un pleur ?

REVUE CANADIENNE.

Enfant tu ne peux le dire :
Pour toi tout est rose ici ;
Enfant, tu ne sais que rire. . . .
Tu ne vois pas mon souci !.....

Tout te sourit, chacun t'aime ;
Jamais ton front ne pâlit.....
Oh ! reste toujours de même !
Oh ! reste toujours petit !.....

St. François, Beauce, Avril 1870.

WILLIAM CHAPMAN.

LOUIS VEUILLOT ET LES ZOUAVES CANADIENS.

Le six avril 1870, est une date dont la famille canadienne ne perdra pas mémoire. En ce jour, une grande émotion faisait tressaillir notre population catholique. Elle désertait ses occupations pour venir saluer l'arrivée d'une centaine de nos zouaves canadiens qui, après avoir fait la garde durant deux ans autour du Vatican pour protéger le trône du chef de la catholicité, rentraient dans leurs foyers, fiers d'avoir accompli une belle et grande action.

Partis en février 1868, après des manifestations non moins enthousiastes, non moins grandioses, nos jeunes compatriotes surent se montrer dignes du glorieux rôle qu'ils avaient assumé, celui de marcher sur les traces des héros de Castelfidardo et de Mentana.

De partout ils ont enlevé l'admiration des vrais croyants et excité l'étonnement des protestants et des libres penseurs, se flattant que la foi d'une autre époque était éteinte et que, suivant la parole d'un des leurs, *on ne se battait pas en ce siècle pour un principe !* Ils leur ont démontré que sur ce coin de l'Amérique, il existait, non des condottieri, prêts à servir sous tous les drapeaux, mais de véritables héros, assez peu matérialistes pour aller défendre une idée à deux mille lieues de leur pays, à la pointe de leurs vaillantes épées ! Ils ont fait revivre le temps des croisades et au cri de "Dieu le veut," ils ont traversé l'océan pour aller s'enrôler dans cette milice d'élite, que les cohortes garibaldiens ne sont pas pressées d'attaquer depuis le fameux *saue qui peut* de Monte Rotondo (Montre ton dos).

Plus que tous autres, nos zouaves ont contribué à rappeler au monde la colonie de Champlain. Et aujourd'hui, on ne parle plus de notre pays, que comme une terre où fleurissent les grandes vertus qui font les hommes de foi et consacrent l'héroïsme.

Il serait inutile de parler des faits de nos zouaves durant leurs deux années de service sur le sol d'Italie. La grande voix de la presse les a signalés et les a fait connaître amplement.

Nous voulons seulement donner place dans la *Revue* à la magnifique lettre de M. Louis Veillot concernant nos zouaves, et que la plupart des journaux canadiens se sont fait un devoir de reproduire. Le célèbre publiciste est depuis plusieurs mois à Rome, d'où il écrit à l'*Univers* ses remarquables lettres sur le Concile. Il n'a pas voulu laisser partir nos compatriotes pour l'Amérique, sans leur rendre visite et leur dire combien il admirait le dévouement de ces braves enfants du Canada, venus pour lutter avec l'épée contre les mêmes ennemis qu'il combat depuis si longtemps de sa redoutable plume. C'est un noble témoignage que nous enrégistrons avec fierté.

JOSEPH TASSÉ.

Voici la lettre de M. Veillot :

Rome, 15 mars.

Les jeunes gens du Canada qui ont rempli leur engagement de deux années dans le régiment des zouaves pontificaux quittent Rome demain et retournent chez eux. De ces premiers arrivés il ne reste que leur chef, par l'âge, par la taille et par le rang, l'honorable M. Taillefer, jadis avocat et cultivateur à Montréal, aujourd'hui sous-lieutenant. Les autres étudiants, jeunes professeurs, propriétaires, quelques-uns séminaristes, vont reprendre leur profession, leur charrue, leurs intérêts de famille ou achever leurs études. M. Taillefer, homme fort digne de ce nom de chronique, pacifique, vaillant et dévoué suivant la nature des preux, garde le poste d'ainé qu'il remplit si bien pour l'honneur de son pays. Lui et M. le chanoine Moreau, aumônier particulier de l'expédition, sont véritablement le père et la mère de ces mâles enfants très unis par la foi, par le patriotisme, par le drapeau, par tous les beaux liens de l'amitié sainte.

L'occasion m'étant offerte de faire une visite aux partants, j'en ai profité pour les remercier de la joie que m'avait donnée leur arrivée. Ce fut l'une des meilleures émotions de ma vie lorsque, il y a deux ans, j'appris qu'il y avait à Paris une troupe de croisés qui venaient du Canada pour défendre Rome. Des croisés au temps de M. About, de M. de la Bédollière et de M. Renan, et de M. Rouland, et de ce petit sous-préfet de *Français!* Certes, depuis trente-deux ans que je me bats et que je suis battu à peu près, grâce à Dieu, tous les jours pour la cause de Saint Pierre, oui, depuis ce temps-là et dès le commencement, j'ai eu bien des espérances, et je les ai encore, et elles ont grandi ; mais jusqu'en 1868, jusqu'au moment du passage des Canadiens, je n'avais pas espéré que je verrais des croisés. Je me hâtai de courir à Saint-Sulpice, où l'on m'avait dit qu'ils entendaient la messe. Je les vis en bon ordre, jeunes, vigoureux, graves, tels enfin qu'ils devaient être, des garçons de bonne race, de bons et fiers chrétiens qui savaient bien ce qu'ils faisaient

et qui portaient comme il faut le beau poids de leur sacrifice, sans l'ignorer et sans le trouver lourd. Le digne curé de Saint-Sulpice monta en chaire, leur parla dans la simplicité de son cœur et fut éloquent. Tout cela était vraiment beau, et cette scène qui eût été touchante partout, convenait davantage en ce lieu de Saint-Sulpice, parmi les souvenirs vivants de la cure de M. Olier et du cabaret de la pauvre et grande Marie Rousseau, d'où partit la civilisation française et catholique du Canada, si florissante après deux siècles et demi, qui ont vu périr tant de choses.

Si la foule qui lit M. About et M. Renan, et qui écoute M. Rouland, voyait les tableaux que Dieu nous déroule, et entendait les discours qu'il nous tient et les poèmes qu'il nous chante, elle pourrait presque comprendre pourquoi, en général nous n'estimons pas beaucoup le style ni les inventions de la tribune et du Parnasse. C'est fade. La poésie de l'écrivoire ne vaut pas celle du bénitier. On sait que je ne méprise point du tout le don de M. Hugo. Je défie bien toutefois M. Hugo, dans ses meilleurs jours, de fabriquer une petite épopée qui égale celle des croisés canadiens, se reposant à Saint-Sulpice sur le chemin de Saint-Pierre. Dédaignant les merveilles de Paris, ils sont repartis, après la messe, sans avoir vu ni M. About, ni M. Renan, ni M. Rouland, ni la *Belle Hélène*, délices des rois, des empereurs et des peuples.

J'ai donc retrouvé ces braves jeunes gens à la veille du retour, contents d'être venus, contents de s'en aller, car ils ont bien accompli leur dessein de dévouement et de justice, et ils vont rentrer comme ils sont partis, pieux et purs, dignes des embrassements de leurs mères et de leurs sœurs, dignes des couronnes civiques qui leur sont préparées. Que leurs concitoyens les reçoivent en triomphe, ils sont la gloire de leur peuple, ils ont droit au sourire des vierges et à la bénédiction des vieillards. Défendant la grande patrie commune, la nationalité mère, en qui vivent toutes les autres et qui garde la source du droit et de la liberté, ils ont bien mérité de la patrie particulière. La mort de Rome serait la mort des patries. Ils n'ont pas seulement défendu Rome, ils l'ont édifiée. Elle a admiré leur discipline, leur piété, leur douceur. Dans cette armée chrétienne et dans le corps d'élite tout plein des meilleures ardeurs de la jeunesse, on les a vus parmi les plus honorés, et ils ont soutenu l'éclat d'un drapeau dont la splendeur n'est surpassée ni égalée nulle part.

J'ai osé leur adresser la parole. Je ne sais comment j'ai pu faire pour ne rien dire qui vaille. Tant de gens savent dire des choses passables à propos de rien, et ici il y avait tant à dire ! Ce n'est pas l'émotion qui manquait ; les idées, d'une certaine manière, ne manquaient pas non plus ; mais les unes se sont envolées devant ces yeux et ces oreilles qui attendaient quelque chose, et les autres sont venues quand c'était fini. Je me suis rappelé ce bonhomme qui regorgeait toujours de réponses victorieuses, mais après la conversation. Cette infirmité est commune, voilà pourquoi les orateurs auront toujours d'irréconciliables ennemis, entre lesquels on trouvera toujours beaucoup d'hommes de bon sens. Mais, d'un autre côté, les orateurs seront toujours adorés de ceux qui sont sensibles au dangereux plaisir d'entendre parler sans avoir eux-mêmes rien

à dire. M. Rey, du *Moniteur*, aurait voulu que le Concile fût préparé par des hommes d'affaires, et qu'ensuite les orateurs spéculatifs et autres pussent prendre leurs aises même durant des années.

Selon mon humble avis, ce n'est pas le moyen que Dieu a donné pour faire de bons décrets, et le *Linguosus* et le *Verbosus* n'est point estimé dans la sainte Ecriture. Un Père ennuyé, si j'ose ainsi traduire sa pensée, d'un long, et beau, et vide latin qu'il venait d'entendre, et qu'à son avis l'on vantait trop, me disait : Si j'étais président du Concile, je ferais venir un habile joueur de violon, je lui commanderais d'exécuter une longue sonate, et je dirais ensuite à mon discoureur et à ceux qui l'admirent : Ce joueur de violon fait ce que nous ne saurions pas faire : trouvez-vous qu'il soit l'homme qu'il faut pour rédiger nos décrets ?

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que je n'ai pas fait un magnifique discours, malgré la bonne volonté que je me sentais au milieu de ces braves jeunes gens. Que n'ai-je eu la pensée d'invoquer la condescendante amitié de Monseigneur l'Evêque de Tulle et de l'amener là ? C'était une assemblée et une circonstance faites pour sa parole sans pareille, et j'aurais à vous envoyer quelque couronne à suspendre aux portiques du temple et à garder dans les archives de cette France de là-bas, jeune, sincère, croyante, ardente pour le bien, telle enfin que nous fûmes en ces siècles de floraison, maintenant, hélas ! passés quand nous allions en conquête pour le Christ, la croix sur la poitrine, l'Eucharistie dans les plis de notre drapeau.

Bon voyage, fils de France, qui n'avez rien abjuré et rien perdu, ni la sagesse, ni l'esprit, ni le cœur ; bon retour dans vos foyers, où notre vieil honneur est toujours vivant. Les anges qui sont venus avec vous retournent avec vous, contents de vous. Gardez la flamme de France, gardez la flamme de Rome et du Christ. Echauffez-en le cœur de vos jeunes frères, et qu'ils à leur, tour, et qu'après eux viennent vos enfants et vos neveux, conservant cette tradition chevaleresque et chrétienne que les siècles n'ont pu rompre et que vous avez si glorieusement rajeunie. La prière de Pie IX est sur vous, et qui sait quel rêve de durée, quel germe de grandeur et peut être d'empire vous emportez de la vieille Rome et de l'impérissable Vatican !

LOUIS VEUILLOT.

La lettre du correspondant romain de *La Minerve* complétera les détails donnés par M. Veillot sur sa visite au *Cercle Canadien*.

Rome, 14 Mars 1870.

Aujourd'hui, les Zouaves Canadiens ont eu l'insigne honneur de recevoir la visite de M. Louis Veillot, rédacteur en chef de l'*Univers*, accompagné de leurs Grands NN. SS. de Montréal et d'Anthédon, et de quelques officiers de Zouaves, venus pour rendre hommage à l'écrivain dont la plume est devenue une puissance si terrible pour tout ce qui ose outrager Dieu ou son Eglise. La triste nouvelle qui, dans la journée, avait parcouru toute la ville ajoutait un nouvel intérêt à sa présence. C'est bien là celui qui marchait

autrefois avec M. de Montalembert, qu'il fut obligé de laisser aller seul pour demeurer plus étroitement lié à cette Eglise à laquelle à l'âge de 24 ans, il consacrait ses talents, son repos et tout son avenir. Hier, le St. Père donnait audience au moment où on est venu lui apprendre la mort de cet homme distingué ; prions, a-t-il dit, à ceux qui l'entouraient, prions pour le repos de l'âme de M. de Montalembert, il fut bon chrétien, mais un ennemi lui a fait beaucoup de mal, *la superbe*.

A peu près au même instant où Pie IX prononçait ces paroles, M. l'abbé Combalot faisait entendre sa voix apostolique dans la chaire de *St. Andre della Valle*, et ne pouvait retenir son indignation en faisant allusion aux paroles si regrettables que venait de prononcer l'illustre orateur. On n'insulte jamais, dit-il, l'Eglise impunément, parce que c'est un crime satanique, et au moment où il descendait de chaire, on lui annonça la mort de celui dont il venait de flétrir les doctrines : une grande émotion s'empare du prédicateur, et tombant à genoux, il récita à voix haute, le *De profundis*.

Mais je reviens à notre visiteur. Si M. Veullot écrit très-fort, il parle très-bas, et la plupart ont dû se contenter de le voir ; figure mâle et douce en même temps, yeux vifs, noirs et roulant toujours dans l'eau, front haut, sourcils épais, nez large et plat, barbe grisonnée, voilà à peu près le profil de l'illustre écrivain. Quand il parle, de laid qu'il nous paraissait d'abord, il devient beau ; des étincelles semblent jaillir de tous les pores, sa figure s'anime et se pare d'un sourire plein de charme. Il converse comme il écrit ; à sa phrase toujours correcte, à ses traits pleins de verve et de sel, vous croiriez entendre lire un article de *l'Univers* ou un chapitre du *Parfum de Rome*. Jamais il ne s'arrête : il représente une fontaine trop pleine jetant sans cesse ses eaux. Dans sa visite de ce soir je n'ai pu saisir que trois ou quatre pensées ; il regarde les canadiens comme les héritiers de la vieille France, héritiers de sa foi, de ses mœurs et de son amour pour le Saint Siège. Le Canada est aujourd'hui ce que serait la France si elle n'avait pas failli à la grâce. Dernièrement, il a vu notre emblème à l'Emporium dans ces marbres précieux qu'on faisait autrefois venir des différentes parties du monde pour couvrir la nudité de Rome et l'embellir. Mais nous faisons plus qu'embellir Rome, nous la défendons. En arrivant à la salle de lecture, il jeta un coup d'œil sur notre bibliothèque, et déclara à Monsieur l'Aumonier qu'il voulait orner notre cercle du monument le plus considérable de notre époque, *l'Histoire de l'Eglise*, de l'Abbé Rochbarcher. Le vaillant catholique attache une importance prodigieuse à cet ouvrage et ne cesse de le recommander à la jeunesse studieuse. "C'est l'histoire du monde travaillé par Dieu, comme une œuvre à laquelle un bon ouvrier consacre toutes ses occupations et tous ses soins. On y acquiert des connaissances sur tout, histoire, philosophie, politique, théologie, etc. On trouve quelquefois l'ouvrage trop long, et on prétend qu'il faut changer de livre par la même raison qu'on ne peut toujours demeurer au même poste. Dans une voiture qui nous mène de paysage en paysage, de bosquets en bosquets, de palais en palais, on ne bouge pas de son siège, et cependant l'on marche et les spectacles se multiplient sous nos regards. En nous présentant cet

ouvrage, il espère se rendre utile aux hommes du barreau, de la chaire, aux écrivains et à tous les ambitieux qui se trouvent parmi nous." Puis, après plusieurs autres paroles que je n'ai pu saisir, il termina en disant : " faisons tout cela pour se sauver." On reconnaît en M. Veillot l'homme de bien qui s'oublie soi-même pour ne penser et ne travailler qu'au profit de la cause qu'il a embrassée ; il est épris d'amour pour l'Eglise, et cela dit-il, je voudrais l'être par *sensualité* ; je ne connais rien de plus noble, de plus agréable que le métier de chrétien." Les lecteurs de M. Veillot reconnaissent en lui un écrivain pur, religieux et terrible ; ceux qui l'approchent s'en éloignent avec la conviction que c'est un homme de Dieu, un être providentiel. Les Zouaves Canadiens n'oublieront pas de sitôt la soirée du 14 mars 1870.

D. GÉRIN.

DEUX ÉPAVES.

(Suite.)

XIV

POUR ÊTRE VICOMTESSE.

Il était raisonnablement impossible à Carina de supposer une seule minute qu'elle échapperait à la responsabilité de ce scandale. M. de Couturier, sans compter les explications que commencerait par lui demander Julienne, ferait une enquête sommaire et mettrait évidemment la main sur le véritable coupable. De son côté, madame Simon obtiendrait bien vite de Bardeau des aveux complets, malgré les belles promesses de discrétion du malheureux jardinier, de la bonne foi duquel on avait abusé de la manière la plus indigne.

Miss Mudlett avait pesé tout cela ; elle avait passé outre néanmoins, parce qu'elle se sentait à peu près maîtresse de la situation. Depuis quelques jours, elle ne redoutait pour ainsi dire plus de rivalité. C'était précisément pour cette raison qu'elle avait montré tant de répugnance à accorder le rendez-vous que le député voulait obtenir d'elle. Que lui importait alors de s'attirer la rancune de M. de Couturier dont elle n'avait plus besoin ? Qu'il apprit que c'était elle qui l'avait réunie à Julienne, dans une circonstance que la médisance avait beau jeu à exploiter : elle s'en alarmait médiocrement ; mais ce à quoi elle tenait, c'était que M. de Berlerault,

s'il lui restait encore quelques doutes, fût désormais bien convaincu, par des apparences indiscutables, que le parrain et la marraine de la cloche étaient au mieux. Sous ce rapport elle avait pleinement réussi.

La rencontre faite par M. de Berlerault chez Julienne de M. de Couturier, un certain soir où Carina avait eu l'adresse de l'y envoyer si à propos, était toute récente ; l'impression en était encore vive et fraîche. Elle détermina dans les habitudes du père de Sabine un changement si soudain et si radical, que miss Mudlett, observatrice d'autant plus perspicace qu'elle était intéressée et plus froide, remonta sans effort de l'effet à la cause. La marionnette avait suivi docilement l'impulsion du doigt. Comment ne pas attribuer ce revirement à la certitude acquise par M. de Berlerault que tout espoir était perdu de se faire distinguer de Julienne, qui en avait déjà distingué un autre, et au besoin de s'étourdir ?

Les sentiments dont il était animé pour la voisine, vagues encore et à l'état embryonnaire, n'attendaient qu'une occasion insignifiante pour devenir une passion. Cette marche est insensible, et la gradation s'accomplit sans que nous en ayons conscience. Détermine-t-on le point où, dans le champ de blé qui s'agite, commence la fécondation ? Quel est le rayon du soleil d'août qui emplit la grappe suspendue au cep et, de verte qu'elle était la veille, la montre le lendemain rougissante et mûre ? Quels sont aussi le regard ou le sourire de femme qui achèvent dans nos cœurs la mystérieuse incubation de l'amour ? A quoi sentons-nous la chaîne qui nous attache ? Le dernier anneau n'en est-il pas déjà rivé quand elle nous apparaît ; et cependant elle s'est formée insensiblement, maillon par maillon, comme peu à peu l'épi et la grappe sous le pampre. La transition suprême est brusque, mais elle a été préparée depuis si longtemps que le surprenant phénomène de l'achèvement passe inaperçu. Telle est pourtant son influence décisive, que sans lui le grain stérile est vide et la grappe insipide. Le hasard heureux, qui protège les méchants dans ce monde, avait conduit la main de Carina avec une telle précision, qu'elle avait frappé juste, et arrêté assez à temps l'amour de M. de Berlerault pour qu'il ne reçut pas la consécration, indéfinissable mais essentielle, qui confère la vie.

D'un jour à l'autre une intimité dont l'éclosion n'était pas aussi spontanée que les apparences l'auraient pu faire croire, se trouva établie entre le maître et l'institutrice, à la grande joie de celle-ci qui, on le pense, la cultiva avec la plus tendre sollicitude.

Cependant Madame Simon, revenue de la surprise, de l'effroi et de plusieurs autres impressions que, dans une succession rapide,

l'épisode des flammes du Bengale avait suscitées en elle, ne tarda pas à recouvrer tout son sang-froid. Aussitôt elle interrogea M. de Couturier. D'une phrase qu'il avait prononcée en arrivant, elle était fondé à conclure qu'il espérait rencontrer sur la butte une autre personne. Julienne exigea qu'il lui dit toute la vérité.

— Eh ! sans doute, répondit le député, en faisant les excuses les plus sincères et de la meilleure foi, j'ai été joué, je le vois. Et cette machination était dirigée contre vous, madame, plus encore que contre moi. Je regretterais moins sans cela d'y avoir eu un rôle. Cette maudite et diabolique personne a en vue autre chose qui l'emporte en ce moment, ce n'est pas difficile à deviner !

De même que tous ceux qui ont le tort de céder à un mouvement d'irritation ou de dépit, si légitimes qu'ils soient, M. de Couturier avait trop parlé ; ce qui l'entraîna à entrer avec madame Simon, au sujet des arrières-pensées de Carina qu'il connaissait pour les avoir pénétrées en partie, dans des détails qu'il aurait peut-être mieux valu taire. Julienne lui eût de la reconnaissance, mais il accentua ainsi davantage le ridicule où la malice de Carina l'avait plongé.

En définitive, et après réflexion, le mal qui résultait pour madame Simon de cet esclandre n'était pas bien grand. Lors même qu'on aurait attribué à un rendez-vous sa présence, le soir avec le député, dans un bosquet isolé, l'illumination excluait toute pensée de se cacher. Qui les aurait supposés assez sots l'un et l'autre pour se conduire avec cette maladresse : Une faible portion du public, le gros étant dans l'éloignement autour du feu d'artifice, avait pu distinguer la femme qui était avec M. de Couturier. Au surplus, pour ceux qui l'avaient reconnue, puisque le matin elle avait figuré avec lui dans la cérémonie du baptême de la cloche, quoi d'étonnant à ce qu'une illumination les eût réunis le soir ?

Le principal préjudice causé à la jeune femme consistait en ce que M. de Berlerault devait penser d'elle. Mais elle ignorait le raffinement de Carina et ce qu'elle avait en vue, aussi elle était tentée de considérer ce mauvais tour comme une farce d'écolier. Les révélations de M. de Couturier lui dessillèrent les yeux. Elles mirent en pleine lumière une série de petits faits et de circonstances secondaires, auxquels elle n'avait pas prêté assez d'attention, alors qu'ils s'étaient produits. Ils grandirent tout à coup démesurément comme l'ombre des objets derrière lesquels se projette une clarté soudaine. La conduite de Carina se révéla à elle fausse, perfide et avec un enchaînement rempli de menaces, qui l'expliquait, si on partait de ce point qu'elle n'était pour l'institutrice de Sabine qu'une rivale. Ainsi, elle lui avait dit de M. de Berlerault un mal

calculé, pour lui ôter toute velléité de songer à lui, et pour prévenir de sa part toute tentative. Elle l'avait insidieusement amenée sur cette butte, où elle savait que M. de Couturier se rendrait à une heure déterminée et n'avait pas reculé devant un scandale public, uniquement pour la compromettre dans l'esprit de M. de Berlerault.

Que de mal elle s'était donné ! Ce n'était pas en pure perte du moins, la partie avait été supérieurement menée, elle méritait bien de la gagner. Un sourire amer plissa les lèvres de Julienne lorsque cette réflexion lui vint. Elle était seule, rentrée chez elle depuis une heure, déshabillée et étendue dans le hamac. Les fenêtres de la véranda ouvertes, elle jouissait de l'admirable sérénité de la nuit. Est-il donc vrai que, sur cette terre, le succès est aux plus intriguants et aux plus habiles ? Voilà ce qu'il y avait dans son sourire. Il y avait aussi une nuance de tristesse, qui se dissipa sous l'influence d'une autre réflexion. Pourquoi Carina avait-elle accumulé ce luxe de fourberies et de précautions déloyales ? Il existait donc pour elle quelque sujet de redouter une rivalité ? Quelque chose avait donc éveillé sa jalousie haineuse ? Car il n'est pas admissible qu'on ourdisse pour rien ces trames abominables.

Qui pourrait dire ce qui se passa alors en madame Simon ? Le romancier voit tout par devoir professionnel, et son devoir est aussi de tout raconter ; mais, hélas ! que de choses délicates la pensée module dans une rêverie à l'âme qui sommeille, que la langue est impuissante à reproduire et la plume à noter ! Toujours est-il qu'avant de s'endormir Julienne relut un chapitre d'Otto Sauvage.

A la même heure, M. de Berlerault songeait peu à madame Simon, ou plutôt il y songeait peut-être trop. Son empressement auprès de Carina trahissait, par son affection anormale, une rancune secrète contre ce que l'illumination de la butte venait de lui démontrer une fois de plus. C'était aussi comme une protestation contre la trahison de la voisine, car il l'accusait bel et bien de félonie dans son for intérieur. Elle ne lui avait rien fait, il est vrai : seulement, que de fois, dans leurs conversations, elle lui avait dit que, trop heureuse d'avoir recouvré sa liberté, elle n'était pas femme à se remettre jamais en servage. Elle manquait à sa promesse, elle souffrait que M. de Couturier la compromit, par conséquent elle l'aimait ; donc, elle était traîtresse et digne de mépris. Ainsi raisonnait M. de Berlerault, tandis que Carina, assise non loin de lui, dans une pièce éclairée par la lueur confuse d'une bougie, jouait doucement une mélodie que son maître adorait et n'entendait pas sans une émotion extraordinaire. C'est celle qu'un

grand artiste contemporain a placée dans un opéra qui a fait le tour du monde, *Il Trovatore*, et qu'on appelle *le Miserere*.

La musique changea le cours des idées de M. de Berlerault, qui n'étaient pas beaucoup plus distinctes que celles dont madame Simon était bercée au même moment. Ce n'était pas seulement avec les oreilles qu'il écoutait, mais avec tout son être ; et sa sensibilité était si vive, que bientôt roula sur sa joue une de ces larmes délicieuses et bénies, que l'âme émue arrache à l'œil insouciant, et qui sont le plus pur de nous mêmes. Il se leva quand le piano se tut.

— C'est admirable ! s'écria-t-il ; vous vous êtes si bien assimilé cette mélodie, miss Carina, que vous la rendez avec une perfection achevée. Merci ! Merci !

Et il se recueillit, comme s'il cherchait à ressaisir la dernière vibration du morceau qui l'émouvait tant. Carina savait, c'était le fruit de ses remarques qu'il y avait danger à laisser son maître livré longtemps à lui-même ; l'humeur sombre reprenait immédiatement le dessus. Aussi, depuis qu'elle avait constaté que son influence se fortifiait, s'appliquait-elle à le distraire. Elle savait aussi (il n'est que les femmes pour les observations de cette finesse) qu'il ne fallait pas lui proposer une partie d'échecs. Le temps de préparer et de disposer les pièces, faisait fuir le consentement de ce pauvre indécis par hypocondrie. Mais que tout fut arrangé à l'avance, et qu'on se bornât à lui dire : l'échiquier est prêt. Il se rendait aussitôt, parce qu'il n'y avait plus de sa part effort de décision pour consentir ou refuser ; il suivait sans regimber la pente de l'habitude. Se révolter lui aurait causé plus de soucis que de se soumettre simplement. C'est par ces attentions, et mille autres du même genre, que Carina pénétrait en lui avec une autorité, pour ainsi dire, irrésistible. M. de Berlerault rendit hommage, avec une grande naïveté, à l'adresse insinuante de l'institutrice. Sa figure s'épanouit dans un sourire de contentement, et il dit, avec la conviction aimable d'un homme satisfait :

— Vraiment, miss Carina, vous êtes précieuse. Je ne sais comment je ferais si vous me quittiez.

— Je ne songe pas à m'en aller, monsieur, répondit gaiement la jeune fille. Puis, regardant bien en face M. de Berlerault, qui baissa les yeux : Pourtant, ajouta-t-elle, je ne prendrais pas l'engagement de toujours rester ici. Car, enfin, je compte bien me marier un jour.

Ils étaient vis-à-vis l'un de l'autre ; lui, sur un canapé, ayant un coussin sous chaque bras, elle sur un fauteuil ; une petite table qui supportait l'échiquier les séparait.

— Vous marier ! vous parlez de vous marier !

— Sans doute, croyez-vous que je voudrais mourir vieille fille ?

— Les femmes sont bien toutes les mêmes ! s'écria M. de Berlerault, que *le Miserere* avait rendu tout allègre, et qu'avaient achevé sans doute les prévenances et les petits soins dont il était l'objet. En effet, nous avons omis de mentionner qu'à ses côtés, sur la table, Carina avait placé une sébile remplie de tabac, avec du papier à cigarettes et une belle pipe en écume de mer, la favorite de son maître, afin que, s'il avait envie de fumer, il n'eût qu'à étendre la main. C'était précisément ce qu'il faisait, lorsqu'elle lui décocha sa petite réflexion, qui pouvait passer pour une invitation d'aborder ce sujet. Ainsi, au whist, on indique à son partenaire dans quelle couleur il doit jouer, au moyen d'une invite. M. de Berlerault répondit docilement à celle de Miss Mudlett. Ayant bourré et allumé sa pipe.

— Oui, reprit-il, les femmes sont bien toutes les mêmes ! Pendant une partie de leur vie, la plus belle assurément, elles n'ont qu'une pensée : le mariage ! Les malheureuses ! elles ne connaissent pas ce qu'elles poursuivent de leurs vœux inconsidérés. Rarement il satisfait leur attente, parce qu'elles lui demandent toujours plus qu'il ne peut donner ; de là, des mécomptes sans nombre. Mais quand elles découvrent l'étendue de la faute qu'elles ont commise, il n'est plus temps de la réparer. Comme la chèvre retenue à un piquet, elles n'ont de liberté que la longueur du lien qui les enchaîne. Ce ne serait que demi-mal si elles savaient accepter ce qu'elles ont elles-mêmes provoqué. En est-il une seule qui consente à se résigner avant quarante ans ? Toute femme qui s'est trompée se venge sur les autres de son erreur ; et, si elle est mariée, sa première victime, celle qui paye pour tous, est naturellement son mari !

— Pourtant, monsieur, il me semble que pour une demoiselle, rien n'est plus juste que de désirer de se marier.

— Je n'en sais rien ; ce qui n'est pas juste, vous me l'accorderez, c'est de regarder le mariage comme une terre promise où les récoltes poussent sans culture, et où les alouettes viennent, toutes rôties, se poser sur les assiettes.

— Je ne suis pas assez savante pour discuter sur ces choses, dit Carina avec un sérieux plein de componction. Je crois comprendre pourtant que vous reprochez à notre sexe de se méprendre sur les obligations que lui impose le mariage ?

— Non-seulement de se méprendre, mais de prétendre s'y soustraire, et d'entrer en révolte ouverte contre l'incident le plus insignifiant de la vie ordinaire qui a le tort de froisser un de leurs rêves. Malheureusement, la réalité a ses exigences, dont le moindre

défaut est d'effaroucher l'idéal. Les femmes envisagent le mariage comme elles envisagent toutes choses ; c'est-à-dire qu'elles n'en regardent que d'un côté, celui qui leur plaît ; l'autre est censé ne pas exister. Elles en voient les avantages, qu'elles recherchent avidement. Elles ne sont pas sans se soumettre, avec un dévouement qui les enchante, à quelques-unes de ses charges les plus lourdes, j'en conviens. Mais les inconvénients quotidiens et inévitables, ce qui, pour être supporté, n'exige ni sacrifice sublime ni abnégation extraordinaire, et seulement un peu de ce courage obscur, le plus rare de tous, car son principal mérite est de rester ignoré, elles le repoussent et crient à l'injustice. Elles sont sacrifiées, méconnues, esclaves, que sais-je encore ! On ravale leur dignité, on froisse leur susceptibilité légitime. Et les larmes coulent, les récriminations surgissent, s'aigrissant chaque jour davantage. Ce faisant, le temps marche, leur beauté décline et disparaît. C'est le moment où elles comprennent assez généralement qu'après tout, un homme qui les entoure de soin, s'occupe des intérêts du ménage et paye leurs marchandes de mode, a encore du bon. Elles se soumettent, l'expérience aidant. Il n'en a pas moins fallu quinze ou vingt ans pour les amener à sentir la différence qui existe entre le rêve et la vie. Savez-vous ce qui arrive le plus souvent alors ? le mari, désaffectionné par leur conduite, s'est à peu près détaché d'elles. Voilà pourquoi il y a tant d'époux malheureux ou séparés.

— Pour moi, monsieur, repartit Carina, je ne sais pas si mes idées sont fausses ou si je suis trop ambitieuse, voici ce que je désire : Un mari qui m'aime et que je puisse aimer, c'est-à-dire qui ne soit ni trop vieux ni trop jeune ; qui m'associe à sa vie et m'accorde sa confiance, parce qu'il aura la mienne toute entière. Pour la richesse, je n'y tiens guère, quoique les traditions de ma famille la représentent comme ayant été puissante autrefois. Je souhaite l'aisance, j'en conviens, seulement je n'entends par ce mot que la vie dégagée des complications matérielles, très-simple cependant, et un peu de superflu pour voyager de temps en temps. J'avoue que j'aurais un faible pour les voyages. La campagne me plairait par-dessus tout, là est la véritable existence et la source de la santé ; je me déciderais néanmoins à habiter la ville, si la position de mon mari l'exigeait. Quant aux rêves, je borne les miens à avoir des enfants que j'élèverai du mieux que je pourrai, à gouverner sagement mon ménage et à vivre paisible. C'est tout.

Un silence de quelques instants succéda à cette déclaration, que miss Mudlett fit avec une simplicité enjouée adorable. M. de Berleault aspira coup sur coup trois ou quatre grosses bouffées, ce qui

l'entoura d'un nuage azuré, puis il dit, en posant sa pipe qui était finie :

— Vous avez des goûts modestes et le sens des choses pratiques, miss Carina. Vous trouverez un bon mari.

— Je l'espère, monsieur, répliqua la jeune fille. Elle ajouta en souriant au bout d'un moment : J'ai de belles théories qu'il ne me sera peut-être jamais donné d'appliquer ! Malgré tout, j'ai foi dans l'avenir. En Italie, on croit que les mariages sont écrits au ciel !

— Singulière tenue de livres ! murmura M. de Berlerault.

Carina ne dit plus rien. Elle redoutait qu'il ne lançât sur l'institution même du mariage, à laquelle il était peu favorable, quelque gros caillou qu'elle n'aurait peut-être pas la force de relever. Elle se mit à recueillir silencieusement toutes les pièces disposées sur l'échiquier, et à les replacer dans la boîte. Elle le faisait avec une certaine coquetterie, car ses mains étaient très-fines et très-blanches. Et, bien que ses yeux fussent modestement baissés, elle sentait que son maître la regardait avec un certain plaisir.

— Que faites-vous donc, miss Carina ? dit-il enfin. Et notre partie ?

— Mais, monsieur, nous avons employé à causer le temps que nous devons y consacrer ; à présent, il est tard, et je vous demanderai la permission de me retirer.

Ce n'était pas là le véritable motif. Carina trouvait que cet entretien, qu'elle n'avait nullement préparé avait on ne peut mieux tourné au profit de ses espérances, et elle préférerait que son maître restât sous l'impression de ce qu'elle avait dit plutôt que sur une partie d'échecs. Aussi, lorsque M. de Berlerault la pria avec insistance de prolonger la soirée, elle se montra gracieusement inflexible. C'était d'une excellente politique,

Demeuré seul, toujours assis sur le canapé, il pensa sûrement à elle, au bosquet, aux flammes du Bengale et aussi à madame Simon. Enfin, probablement, au mariage et à la main blanche de Carina. Le trou de son mur étant bouché, il n'alla pas ce soir-là en pèlerinage dans le parc ; toutefois il se coucha fort tard.

Cette conversation, incident isolé, ne fut jamais reprise, au grand regret de Carina, qui eut pourtant la sagesse de n'y faire aucune allusion. Ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à la renouer ; on l'aurait pu croire oubliée. Le lendemain et les jours suivants, il ne se produisit rien de remarquable. Souvent ensemble, le maître et l'institutrice ne se parlaient que peu, mais à chaque instant M. de Berlerault avait besoin d'elle. Que si on veut juger du chemin que fit sa pensée pendant une semaine ou deux de cette existence, on saura qu'un matin il émit tout à coup l'opinion que les bains de mer seraient excellents pour Sabine. Pourquoi cette belle idée sur-

gissait-elle subitement en lui à la fin du mois d'Août ? Sans doute, tout romancier qu'il avait été, et, comme tel, familiarisé avec l'observation morale, il eût hésité à descendre au fond de lui-même pour savoir d'où elle lui venait. Sabine avait besoin des bains de mer autant que lui, dont la santé était excellente. Mais Carina avait dit qu'elle aimait les voyages, il se le rappelait, son projet n'avait d'autre origine que le désir inavouée de lui être agréable. Elle eut l'art d'accepter avec empressement et de manifester une grande joie quand il en fut question, puis de se raviser et d'accumuler de légères objections qui ne résistèrent pas longtemps. On discuta pour la forme, car la décision était arrêtée de part et d'autre. Pour ne pas accroître sans nécessité les frais de cette excursion, il fut convenu qu'on n'amènerait pas mistress Mudlett. A défaut d'intendant, d'ailleurs, ne fallait-il pas laisser dans la maison quelqu'un en qui on eût confiance ?

Au fond, qu'était-ce que ce voyage ainsi combiné, sinon un tête-à-tête à peu près continuel que M. de Berlerault se ménageait ? Carina n'en doutait pas, et dissimulait mal son ravissement. Il éclatait dans son regard, étincelant de l'orgueil du triomphe. " Je serai vicomtesse ! " murmura-t-elle à l'oreille de sa mère, en se jetant un soir à son cou. De fait, il est certain qu'à ce moment, elle avait en main partie gagnée.

XV

LES LIÈVRES DE CARINA.

Un long voyage avec une femme et un enfant ne s'improvise pas ; il y a mille détails imprévus, et bien des préparatifs dont on ne vient pas à bout en un clin d'œil. L'imagination de M. de Berlerault s'irritait des lenteurs qui retardaient l'exécution de son projet, et il pressait Carina. Celle-ci, plus calme, n'était pas moins impatiente que lui ; elle aurait voulu déjà être en route. Elle comprenait que chacun des jours qui s'écoulait était perdu pour elle. C'était, en outre, autant d'occasion pour son maître de revenir sur sa détermination. Elle redoutait toujours quelque réaction qui modifiât ses idées ; car, dans la joie dont elle était pénétrée, il ne lui échappait pas que la résolution subite manifestée par M. de Berlerault de quitter Val-Rouvray n'était pas très-naturelle. Il l'avait pris en horreur en une nuit. Son parc était mal dessiné, sa maison incommode, et le climat était trop variable. S'il était peu soucieux d'approfondir la cause de ce parti de dénigrement, Carina la devinait, elle.

En était-il donc là, et l'amour qu'il avait un instant éprouvé pour madame Simon était-il déjà si fort que, désabusé sur le compte de la jeune veuve, il n'aspirât plus qu'à fuir avec empressement les lieux qu'elle habitait dans l'espoir d'y laisser aussi sa souffrance ! A cette pensée, Carina, éperdue, doutait de la réussite complète de ses plans, et sentait sa puissance sur le point de se fondre. C'était une raison de plus pour qu'elle se hâta de toutes ses forces. Une fois hors de Val-Rouvray, et M. de Berlerault éloigné du dangereux voisinage de Julienne, elle ne craignait plus rien. Loin des yeux, loin du cœur, disait-elle. Cette maxime n'est pas d'une exactitude rigoureuse, heureusement pour l'espèce humaine. L'absence est un remède prôné contre l'amour ; bien peu résistent à ses effets. Peut-être est-ce vrai à vingt ans, alors que l'enivrement de la jeunesse rend à l'homme la distraction aimable et l'oubli facile ; mais à l'âge auquel touchait M. de Berlerault, il en est tout autrement. La vie a perdu de ses enchantements, l'espoir en l'avenir ne vient plus en aide à la mobilité naturelle de nos impressions, le souvenir au lieu de s'effacer se concentre et s'immobilise.

Entre la coupe et les lèvres, il y a place pour un malheur ; ce proverbe, développé par un de nos plus grands poètes contemporains, était toujours présent à la mémoire de Carina qui, sous l'obsession d'une crainte indéfinissable, celle qui se fait jour souvent à travers nos joies comme pour nous pénétrer de leur néant, activait avec une ardeur fébrile tous les préparatifs. Elle gémissait d'être au dépourvu, et chassait à grand'peine des pressentiments de mauvais augure.

En définitive, les craintes vagues n'avaient qu'une action secondaires sur son esprit positif, et elle affecta de ne pas s'y arrêter. Seulement, elle déploya toutes les ressources de son habileté, pour empêcher qu'avant son départ, M. de Berlerault revit madame Simon. Ce qu'elle fit, afin de le soumettre à une surveillance occulte mais continue, est presque incroyable. Non-seulement elle joua le *Miserere* et, après ce morceau, une autre mélodie adressée à la chaste Phœbé, que Bellini a mise sur les lèvres de Norma et qu'affectionnait aussi son maître, mais encore elle s'imposa la pénible obligation de ne pas le perdre de vue. Elle se multipliait, et, comme si elle eût reçu le don d'ubiquité, apparaissait simultanément sur tous les points de la maison. Heureusement, il fut facile à surveiller. Il ne sortit presque pas de chez lui. Toutes ses promenades il les faisait dans son parc : s'il pensait à Julienne, c'est ce que nul ne pourrait dire. Du moins, ne témoignait-il par rien qu'il fût occupé d'elle.

Le voyant dans de si bonnes conditions, Carina se relâcha de sa

vigilance. Il n'en est pas de si absolue qui n'ait ses instants d'oubli, celle de l'institutrice eut, de plus, une suspension forcée ; elle fut obligée d'aller à Château-Chinon, acheter différents objets nécessaires pour le voyage. Elle partit sans inquiétude, car son absence ne devait pas se prolonger au delà de quelques heures. Encore, poussa-t-elle la prévoyance jusqu'à n'employer que la matinée à cette excursion. Elle eut tort. La voiture qui l'emportait n'avait pas dépassé les limites de la propriété de M. de Berlerault, que celui-ci s'avisait qu'il serait inconvenant à lui de ne pas prendre congé de madame Simon. Il n'avait eu avec elle que d'excellentes relations, et quelle que fût sa conduite qui, après tous, ne le regardait pas, la plus vulgaire politesse lui interdisait de la traiter avec une grossièreté qui n'aurait pas d'excuse. Ce disant, il alla lui faire ses adieux. Cette visite fut très-courte, mais elle fut aussi décisive. A ce point que Carina, lors de son retour, s'aperçut immédiatement d'un changement étrange et inexplicable. M. de Berlerault n'était plus le même. Froid, guindé, sombre comme au plus mauvais jours, il n'ouvrait pas la bouche et semblait absorbé par une préoccupation intense.

Cela dura trois jours, pendant lesquels l'institutrice eut la douleur de voir successivement tous ses moyens d'action manquer leur effet. Rien ne retenait plus son maître auprès d'elle, et il évitait le tête-à-tête, ce n'était que trop évident. Parlait-elle, il répondait par monosyllabes. Enfin son anxiété, déjà énorme, se changea en une angoisse véritable ; il n'était plus question du voyage. Lui, si pressé de partir, avait l'air d'avoir renoncé à ce déplacement.

Carina ne se fût certainement pas effrayée outre mesure d'un obstacle visible, d'une objection clairement formulée ; elle ne put résister à ce vague mystérieux, où le danger ne se montrait qu'à l'état de soupçon. Elle n'osait pas demander d'explications, dans la crainte qu'on les lui refusât. D'ailleurs, il y avait quelque chose sous roche, elle le flairait et ne pouvait le définir. Alors elle perdit la tête, et usa d'un biais, tout à fait en rapport avec son caractère cauteleux, et qui, dans sa pensée, devait ressusciter son influence compromise. Un matin, au déjeuner, elle parut pâle, défaite, la figure altérée, les yeux rougis. Elle répondit aux questions que ne manqua pas de lui faire M. de Berlerault à ce sujet, de manière à exciter sa curiosité, sinon son intérêt, et avec assez d'adresse pour qu'il comprit qu'il était coupable de la négliger ainsi. Il insista, quoique avec une contrainte visible. Pareil au malheureux saisi par l'engrenage d'une machine, il s'était assez avancé pour n'avoir plus la possibilité de se dégager. Carina le manœuvrait encore avec assez de facilité ; elle constata le fait non sans plaisir. C'est ainsi qu'elle

n'avoua pas elle-même ce qui causait son chagrin, elle obligea M. de Berlerault à le deviner, et eut le talent de se faire arracher, par lui, une maudite lettre qu'elle s'obstinait à cacher fort mal.

Cette lettre, un billet plutôt, était remarquable par sa brièveté laconique, et par l'absence de signature ; l'auteur y complimentait Carina, dans un style réservé et plein de discrétion, de sa beauté et de sa grâce, appuyant un peu sur ses qualités d'institutrice, mais la blâmait par une insinuation qu'adouçissait à peine le choix de l'expression, de ne pas borner ses soins à l'enfant dont l'éducation lui était confiée, et d'entreprendre aussi celle du père.

Bien que la poste se fût chargée du transport de cette missive, il était absolument impossible de distinguer d'où elle venait, tant le timbre était effacé. Le signe particulier du bureau rural d'où dépendait Val-Rouvray était seul apparent. L'écriture était fine, déliée, propre, penchée de gauche à droite et évidemment déguisée ; elle n'apprenait rien, pas plus que le papier et l'enveloppe. M. de Berlerault examina longtemps le tout. Carina les yeux baissés, comme il convenait, était immobile ; seulement, de moment en moment elle essuyait ses larmes, et alors elle arrêta, à la dérobée, sur son maître un regard furtif et net ; car son sang-froid l'abandonnait rarement. M. de Berlerault finit par serrer la lettre dans sa poche.

— Je vous rendrai cela plus tard, dit-il froidement.

G. DE PARSEVAL-DESCHÊNES.

(A continuer.)

CHRONIQUE DU MOIS.

Enfin, le printemps nous est arrivé. Toujours frais, toujours joyeux, la figure rayonnante de clarté, cet aimable vieillard fait encore sourire la nature qui se pare. Tout renaît : l'herbe timide lève sa tige, le bourgeon s'épanouit, la fleur reprend ses couleurs et la brise caresse les plantes trop longtemps disparues. A la campagne, l'hirondelle arrive, le merle chante, c'est beau, c'est splendide. Pourquoi les hommes ne sont-ils pas comme les petits oiseaux ?

C'est le temps des nouvelles modes ; les costumes sont renouvelés, ils sont légers et coquets ; mais que d'esclaves ils font ? Il n'y a pas à en douter, la mode fait souvent le moine dans notre société ; mais elle conduit infailliblement au ridicule ceux qui n'ont que ce moyen de se distinguer. Voyons plutôt : le pantalon se porte étroit ; mais il s'en suit que si la distinction consiste dans l'étroitesse du pantalon, plus il est étroit, plus on est distingué, et jusqu'à ce que la gente masculine soit gênée dans son enveloppe et qu'elle devienne ridicule, elle retréciera. D'ailleurs, arrivé à ce degré si on en restait là, ceux qui suivent en moyens seraient arrivés au même degré, et ils imiteraient les gandins ; ce ne sera pas le cas, ils sont déroutés et le *chic* se trouve dans le contraire. Oh ! tailleurs, vous méritez bien un peu de rester créanciers perpétuels de ceux que vous déguisez, parce que vous leur faites croire en définitive qu'ils ne sont plus les mêmes qui se sont endettés envers vous l'année précédente.....

*
**

Dans tous les cas notre fleuve a suivi ses anciennes habitudes, et a secoué sa lourde enveloppe, pour redevenir limpide. Les navires arrivent gaiement sur ses flots passagers ; les mats ornent nos ports et le commerce commence, à circuler par les artères naturels. Notre hiver a été peu rigoureux ; mais c'est toujours

l'hiver où les communications avec l'étranger sont interceptées dans leur voie directe. Nos cultivateurs consomment dans cette saison une partie de ce qu'ils récoltent, et, il faut le dire, ils ne profitent pas des longs loisirs que ce temps leur accorde pour exercer une foule de petites industries domestiques qui seraient pour eux une source de richesse.

*
* *

Mais j'entends le bruit des fanfares. J'ouvre ma fenêtre et des bataillons s'écoulent en cadence à l'ombre du drapeau britannique ; mes instincts militaires se réveillent et je me dirige vers le Champ de Mars. Les milices sont sur pied. Mais oui, le pays est en armes : ce sont ces coquins de Féliens qui nous menacent ou font semblant de nous menacer. Quoiqu'il en soit, ce mouvement a son bon côté : de mettre les fonds publics en circulation, et surtout, de jeter dans notre population cet esprit militaire qui aura de bons effets, s'il est bien dirigé. Le militaire doit être brave, loyal et franc, et si on fait connaître le prix de l'honneur, on aura appris à nos jeunes Canadiens une science qui vaudra plus que le maniement des armes et qui durera plus longtemps.

Mais gare aux garnisons ; c'est malsain, surtout quand la solde n'est pas légère.

*
* *

Quelqu'un suppose qu'on veut diriger nos miliciens vers le Nord Ouest. C'est une comédie, si le territoire ne nous est pas encore transféré ; mais une comédie inventée pour jeter le désarroi dans le camp. De quel droit enverrait-on nos neveux et nos frères combattre pour pacifier un pays qui appartient encore à une compagnie d'aventuriers ? Mais, c'est la grande question du jour.

Riel, le fameux Riel, l'ours du Nord, vient de porter un coup de griffe sur le drapeau britannique ! Grand émoi. Examinons les faits :

Le territoire du Nord-Ouest, cédé à la compagnie de la Baie d'Hudson par l'Angleterre, qui n'avait conservé que sa qualité de suzerain, ne voulut pas recevoir les envoyés de notre gouvernement. Les métis se sont levés et ne voulurent pas être livrés par une compagnie qu'ils prétendaient n'avoir pas le droit de les vendre ; et comme sujets anglais, ils voulurent avoir l'initiative de régler les bases et les conditions de leur constitution. La compagnie étant déchu il ne restait plus de gouvernement. Il en fallait un provisoire et Riel le forma, avec le pouvoir de débattre les conditions du nouvel ordre de choses.

Un nommé Scott menace l'existence de ce gouvernement dans la personne de son chef, qui le condamna après lui avoir pardonné plusieurs fois. Belle occasion pour McDougall de venger sa défaite ; le fanatisme religieux s'en mêle ; on accuse le clergé, qu'on a si souvent accusé d'être trop soumis, d'avoir trempé dans cette résistance.

Certes, si on eut laissé faire le clergé, la paix aurait été bientôt rétablie ; et c'est ce qu'a compris notre gouvernement fédéral, qui voulait une politique de conciliation, la seule possible en cette circonstance. Mais non, ça n'aurait pas fait l'affaire des fanatiques du Haut-Canada, qui vont jusqu'à accuser le clergé d'être complice de l'exécution de Scott. Nous qui connaissons les principes du clergé catholique vis-à-vis des pouvoirs constitués, nous rions de cette accusation, et nous nous rappelons que nos Evêques nous ont prêché, dans d'autres circonstances, la soumission aux anglais, pas plus aimables dans ce temps-là que McDougall l'a été vis-à-vis des Bois Brulés. En effet, grâce au clergé de la Rivière Rouge, le pays se pacifiait et envoyait, pour s'entendre, au gouvernement fédéral des délégués qu'il avait demandés au Nord-Ouest.

Le Haut-Canada voit que l'affaire va s'arranger, que le transfert va être opéré pacifiquement ; ce pauvre McDougall enrage, il donne un signal, et voilà qu'on arrête tout simplement les délégués, parmi lesquels un prêtre, comme accessoires du meurtre de Scott.

Avez-vous jamais vu une affaire pareille ? Mais vous me direz : le gouvernement fédéral, qui a demandé ces gens là, va mettre le holà ? Allons donc. Il prétend, tout simplement comme Pilate, que ces hommes ne sont pas de sa juridiction, et relèvent du contrôle des lois d'Ontario.

Un semblant d'indignation s'est répandu parmi les Anglais du Bas-Canada, qui déclarent pompeusement que le sang de Scott a souillé le drapeau de la Grande Bretagne. Ils crient à la guerre ; mais ne bougent pas. Taisez-vous donc, archi-Anglais, avec votre orgueil national ; je puis vous montrer vingt taches dont vous avez maculé vous-mêmes votre drapeau ; les Yankees vous en ont fait avaler bien d'autres depuis quelques années et vous avez fait semblant de ne pas comprendre. Aujourd'hui que vous voyez qu'il n'y a pas de danger, vous vous escrimez. Votre politique est de faire battre les autres, pour vous emparer de leurs dépouilles. Partez donc et allez y à la Rivière Rouge. A votre retour, vous nous raconterez vos prouesses.

* * *

La France chancelle pour s'asseoir plus solidement sur une constitution libérale. L'Empereur veut établir un plébiscite qui assimile d'avantage le régime français à celui d'Angleterre, en accordant deux points, paraît-il, non compris dans l'acte constitutionnel de 1852, savoir : la responsabilité ministérielle, et la division du pouvoir Législatif entre les deux Chambres. Ce dernier point est ce qui donne l'équilibre à la constitution Britannique ; le second est celui que nous avons conquis à grande peine, et pourtant on se fait bien prier là-bas pour l'admettre.

La France est trop orgueilleuse pour accepter tous les rouages de la constitution voisine ; la réputation qu'elle s'est acquise de faire admettre ses idées aux autres, lui fait repousser tout ce qui a la mine étrangère. Les Français devraient pourtant bien savoir qu'ils n'ont jamais été maîtres en politique. Ah ! ils acceptent bien en définitive les idées des étrangers ; mais il faut qu'ils prennent le

temps de les déguiser assez pour leur donner une tournure nationale. Cependant le Sénatus Consulte a été adopté.

Le Prince Pierre a été libéré, mais il a dû laisser la France. Il est bon d'être cousin de l'Empereur, du moins dans ces circonstances. Ce bon M. Rochefort n'a pas eu autant de chances : il a été condamné à sept mois d'emprisonnement et 4000 francs d'amende. Les fils d'Albion qui ont l'habitude de souscrire pour les Républicains qui ne sont pas sujets anglais, devraient bien lui payer cette petite somme ; le pauvre diable en serait soulagé.

Les grèves sont à l'ordre du jour, c'est si doux de ne rien faire et de jouer du *far niente* napolitain, quand tout s'agite autour de nous ! Et le luxe effréné qui les éclabousse outrage les ouvriers. Il n'y a qu'une loi à tous ces désordres ; c'est celle consignée dans les quatre évangélistes ; mais que voulez-vous ? les ouvriers français n'y croient pas, leurs bourgeois n'y croient pas, et les gouvernants n'y croient pas non plus. Oui, il faut le dire, dans les grandes villes de notre vieille mère Patrie, il n'y a plus d'autre religion que celle des amusements ; quand l'artisan ne peut plus aller au théâtre ; qu'il ne peut plus assister aux bals où l'on paie pour voir le vice affiché, il se dit : moi, je n'ai plus de jouissance ici, je vais me flanquer à la Seine ; et il y va, et chaque matin cinq, dix cadavres sont à la Morgue pour attendre la visite du passant qui admire les effets du suicide ; ce n'est pas étonnant, il a vu sur le théâtre que c'est un coup de bravoure.

Et puis il en est là comme ailleurs et plus qu'ailleurs :

“ Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
 Tout petit prince a des ambassadeurs ;
 Tout marquis veut avoir des pages.”

Le gouvernement de l'empereur vient de faire des arrangements avec la compagnie française du câble transatlantique pour permettre la pose d'un câble depuis les Etats-Unis jusqu'aux limites du Territoire français. C'est dommage qu'on en ait pas un du Canada à Rome : les nouvelles nous arriveraient un peu moins hétérodoxes.

* *
 *

L'Angleterre délibère si elle doit se jeter du côté de la justice, ou si elle doit rester encroûtée dans ses vieilles idées. Tant que les *roastbeef* saigneront sur la table des Lords, ils ne sentiront pas la faim des opprimés. Le fondateur du christianisme savait bien ce qu'il disait ; et si la porte du ciel est aussi étroite que le chat d'une aiguille, il doit y avoir bien des engraisés insulaires qui ne pourront y entrer qu'après avoir un peu grillé.

Les fabricants de papeterie du nord de l'Angleterre ont eu une assemblée à Manchester, et ils ont convenu de hausser le prix du papier de 10 par cent, vû la rareté du chiffon..... Quand l'Irlande est en guénille.

* *

L'Italie est en émeute : on se soulève à Pavie et à Bologne. On ballonne pourtant beaucoup les honnêtes gens ; la respiration d'un peuple est quelquefois longue ; mais quand il est rendu à bout d'haleine, il s'agite. Ce pays commence à s'apercevoir qu'il en coûte pour être à la mode.

* *

En Espagne le feu s'éteint d'un côté pour reprendre un peu plus loin ; c'est Séville, c'est Barcelone qui ne veut pas de la loi de conscription. On accuse Prim d'être l'auteur de ces soulèvements. Dans tous les cas, c'est quelqu'un ; mais l'insurrection semble terminée dans toute l'Espagne. Ah ! malheureux pays, nouvelle victime de la révolution ! Nous préférons nos glaces et nos frimas. Les colonies semblent imiter la mère patrie, et la révolution est amortie à Cuba.

Au Mexique, ce sont les volcans qui remplacent les tapageurs, Beloruco a fait irruption.

Le Duc de Montpensier est condamné à un mois d'exil de Madrid et à \$600, destinées à la famille du Prince de Bourbon.

* *

La Chambre de Suède vient d'adopter la proposition par 93 voix contre 18, dans la première chambre, et par 116 voix contre 58, dans la seconde, que d'autres religions que la protestante pourront envoyer des membres à la représentation nationale. Puisque vous étiez si nombreux à vouloir cette mesure, pourquoi avez-vous attendu jusqu'en 1870 pour la présenter, vous auriez eu un semblant de raison de crier à l'intolérance de la Religion Catholique, la seule peut-être qui n'avait pas droit d'être représenté dans vos conseils. Mais j'oubliais que c'est un des caractères de notre Eglise d'être en désaccord avec celles qui ne pensent pas comme elle.

* * *

Les peuples sont attaqués de la maladie du câble, on dirait qu'ils ont besoin de ce lien pour ne pas se désunir complètement. Toutes les parties du monde sont maintenant en communication électrique. Le câble sous-marin, destiné à relier Aden à Suez, à travers la mer Rouge, vient d'être posé avec le plus grand succès. On a maintenant une ligne de communication directe de Bombay à Suez.

Pauvres rédacteurs de journaux ! Que je vous plains d'être obligés toutes les nuits, de veiller pour endormir le lendemain vos milliers de lecteurs, en leur racontant qu'au Mexique on a fait battre les coqs, qu'à Washington on a joué une partie de billard, et qu'à Londres on a couru les chevaux ; ça ne m'étonne pas qu'on ait plus grand temps pour réfléchir et que l'on s'égare un peu dans la voie des principes.

*
*
*

Les Etats-Unis vont leur train ; ils nous lancent les Fénians, ils poussent les Métis, ils tisonnent le feu de la discorde. De voir la division entre leurs voisins, ça leur va, ils s'alimentent de la faiblesse des autres. M. Provencher, en route pour le Canada, a rencontré des arpenteurs et des ingénieurs américains qui doivent commencer un fort sur les frontières entre Pembina et le Nord Ouest. Dans tous les cas, dépêchez-vous, Messieurs les Yankees, de nous désunir ; vous pourriez bien tomber en compote avant nous ; les maladies que vous nous créez se guérissent facilement, car on en voit la ficelle ; nos médecins politiques sont comme tous les Esculapes du monde ; quand ils connaissent la cause du désordre, le malaise est bientôt guéri ; mais le cancer qui vous ronge le flanc vous mine sourdement, et vous vous affaîsserez en n'étonnant personne, c'est ce qui vous fera le plus de peine. A chaque page, dans l'histoire des nations, je lis votre destinée. Vous ne le croyez pas ? Eh bien, ouvrez la Bible, lisez l'Histoire de la Grèce, feuillotez les annales de Rome ancienne, et je me fais Yankee, si vous n'y êtes pas en toute lettre. D'ailleurs ce n'est pas étonnant, et il n'y aurait qu'à étudier les misères humaines pour s'assurer de la marche des instincts ; ce n'est pas malin, vous ressemblez aux autres hommes et il y a un point où on les reconnaîtrait tous, c'est celui de leurs inclinations qui trahissent une commune origine.

*
*
*

Il paraît que quelques Etats ne veulent pas accepter les nègres, comme jouissant de leurs droits politiques, malgré l'amendement à la constitution qui les met égaux. Aussi écrit-on de San Francisco que, quelques officiers de la campagne ont refusé d'entrer les hommes de couleur comme votants, avant d'avoir reçu l'opinion du Procureur Général de l'Etat.

Le Sénat a passé un bill pour admettre le Texas à la représentation, semblable à ceux qui admettent la Virginie et le Mississippi.

Le traité de commerce et de navigation conclu entre la Russie et les Iles Haiti a été publié et mis en force.

*
*
*

Dans notre Parlement Fédéral, on continue à légiférer sur les lois d'un intérêt général et les chambres continuent leur but d'uniformité et d'assimilation des lois et de l'administration. De hautes questions d'économie politique sont venues mettre nos députés sur le terrain des intérêts majeurs pour la Puissance. L'éternelle question du libre commerce ou du système prohibitif a agité les partis. On a reproché au gouvernement de vouloir faire de la politique de représaille avec les Etats-Unis, et de ne pas vouloir de réciprocité. Il n'y a pas de doute que la réciprocité est désirable pour quelques années ; les nations comme les individus ont intérêt à échanger leurs produits avec leurs voisins les plus près. Le libre commerce même serait désirable. C'est la

politique du gouvernement, mais les circonstances ne nous le permettent pas, et la réciprocité ne peut réellement exister avec ceux qui ne veulent pas accorder des avantages réciproques. Et voilà pourquoi on est obligé de faire comme Henri IV, Sully et Colbert : d'adopter un système protecteur jusqu'à ce que notre industrie nationale puisse faire concurrence avec les industries étrangères ; c'est rude pour commencer ; mais un peu de patience et nous serons en état de filer du côté de la métropole, porter nos marchandises que les Américains ne veulent pas accepter.

D'ailleurs les traités de réciprocité avec les peuples étrangers sont du domaine du pouvoir Impérial.

Le Bill de la Cour Suprême a été présenté. Ce Bill offre un Tribunal qui paraît être organisé en mettant sur un pied d'égalité toutes les parties intéressées de la Confédération.

On a proposé \$12,000,000 pour l'élargissement des canaux et pour permettre aux bateaux transatlantiques de remonter jusqu'aux grands lacs ; le gouvernement va nommer un commissaire pour examiner les lieux et la canalisation en général.

Les débats ont été sérieux sur la question du Nord Ouest. Notre gouvernement n'ayant pas payé le prix d'achat et accepté le 1er Décembre dernier le transfert du nouveau Territoire, a agi comme un homme d'affaire. En effet l'on aurait à pacifier aujourd'hui le Nord Ouest ; tandis qu'on dit à l'Angleterre ; pacifiez les métis et ensuite nous transigerons.

L'examen préliminaire de deux des délégués envoyés par le gouvernement Provisoire du Nord-Ouest a eu lieu. Il en est résulté que ni l'un ni l'autre n'ont pris part à l'insurrection ni au meurtre de l'infortuné Scott, et que le seul titre à la haine des Hauts Canadiens était qu'ils étaient catholiques. Si vous avez cru leur faire de la peine en les persécutant pour cela, vous pouvez vous reprendre.

*
*
*

La plupart des zouaves partis il y a deux ans, pour aller s'enrôler dans les milices pontificales, sont arrivés dans leur foyer. Ils se sont montrés là-bas dignes du pays qu'ils représentaient. Il n'est pas nécessaire de combattre pour se montrer bon soldat, c'est dans la vie de garnison qu'on le reconnaît. La population a prouvé qu'elle était fière de ces héros qui ont fait voir à l'étranger que nous sommes un peuple qui sait penser et agir. Zouaves, vous êtes grands aux yeux de nos concitoyens, du monde et de la religion ; on dira de vous : "Ils étaient de cette phalange de braves qui, l'arme au bras, veillèrent au moment du danger à la garde d'un principe." Ce sont vos privilèges. L'histoire redira vos noms et servira de parchemin à vos titres de noblesse. Mais ne l'oubliez pas, la vieille devise de la chevalerie française doit guider vos pas : "*Noblesse oblige*," et vous ne devez trahir la cause qui vous a fait gagner vos titres, qu'en renonçant à vos privilèges.

Tous n'ont pas répondu à l'appel. Quelques-uns sont restés à l'ombre du Vatican. Le linceul glorieux qui enveloppe leur nom séchera les larmes de leurs mères. Ne pleurez pas, femmes chré-

tiennes, le voile de deuil qui recouvre vos fronts fera dire aux générations " Respect à la mère d'un héros." Passants qui cheminez sur le sentier de la vie, jetez un souvenir dans ce sillon d'Italie où sont couchés des martyrs canadiens.

Vendredi soir, 22 courant, un grand concert a eu lieu en l'honneur de ces jeunes gens. Ce concert, organisé par notre distingué artiste, M. J. B. Labelle, a été digne de la circonstance. Le public a eu occasion d'applaudir à une cantate de M. Alphonse Bellemare, dont l'esprit religieux et patriotique se reflète harmonieusement dans des strophes bien senties. La famille à laquelle appartient ce jeune poète, les études qu'il a faites, nous font espérer qu'il continuera à mettre sa plume au service d'une bonne cause.

*
**

Le jour de Pâques s'est célébré avec pompe dans notre vaste basilique de Notre-Dame, décorée pour la circonstance. Les volontaires rassemblés sont venus se prosterner au pied du Dieu des armées. Des bataillons agenouillés sur les parvis sacrés rehaussent notre Dieu. Relevez-vous, soldats canadiens, ne fléchissez que devant lui, volez où la patrie vous appelle et restez chrétiens.

Montréal, 22 avril 1870.

B. A. TESTARD DE MONTIGNY.

BIBLIOGRAPHIE.

Archives of Nova Scotia, Selections from the public documents of Nova Scotia, Published under a resolution of the House of Assembly, passed March 15th, 1865,—Translated from the French by Benjamin Curren, D. C. L.,—Edited by Thomas B. Akins, D. C. L., commissioner of public records,—757 pages, Halifax, N. S., 1869.

Les documents inédits que renferme ce volume se rapportent à divers événements de l'histoire de l'Acadie entre 1714 et 1761, période la plus remarquable de cette longue série de malheurs dont se compose le passé de nos frères Acadiens. Tirés des archives manuscrites de la Nouvelle-Ecosse, ces documents mettent en lumière les détails de faits importants dont les historiens les plus favorisés ont eu seuls communication jusqu'à présent.

La première partie embrasse les matières qui ont trait à l'établissement des Acadiens, entre les années 1714 et 1755. On y trouve une foule de passages qui méritent l'attention du chercheur et du curieux dans le domaine de l'Histoire.

A la suite, viennent les pièces officielles qui, entre les mains de monstres à face humaine, ont servi à commettre ce crime politique que l'histoire ne saura jamais trop flétrir, l'abominable expulsion des Acadiens.¹

La guerre des colonies de l'Amérique du Nord, période qui va de 1754 à 1761, a aussi son chapitre particulier.

Puis vient l'établissement des colons qui s'emparent des terres des malheureux Acadiens; les premières années de la ville de Halifax n'offrent pas un des chapitres les moins dignes d'attention, si l'on a le soin de se rappeler en le lisant la fondation et le développement des villes de la Nouvelle-France, si différentes des villes anglaises de ce continent.

Aux noms des personnages qui figurent dans ces papiers sont attachées des notices biographiques qui forment, à peu près, la seule rédaction ajoutée

¹ En ce moment, où les troubles survenus dans la colonie de la Rivière-Rouge, soulèvent tant les passions des ennemis de la race française et où l'on vient d'entendre un sénateur s'écrier, devant la foule: "Il faut exporter hors du pays par la force tous les Canadiens-français de la confédération!" il serait pour le moins intéressant de lire les documents dont nous nous occupons dans le présent article. On y trouvera des comparaisons pour ainsi dire toutes faites. (B. S.)

au texte original. Nous en félicitons le compilateur, ainsi que de la bonne idée qu'il a eue de dresser un index détaillé, chose que les auteurs omettent trop souvent, à notre avis.

Quels que soient les motifs qui ont inspiré la publication de ce volume, nous le saluons avec plaisir. Ce n'est pas tous les jours que le gouvernement, voire même les sociétés littéraires, rendent au lecteur intelligent et ami de la science historique le service de lui communiquer une parcelle des trésors que renferment nos archives publiques. Pour peu que vous soyez curieux, il ne vous suffit pas de lire dans quatre ou cinq historiens le résumé des faits qui intéressent à si juste titre chaque membre de la famille canadienne ; il faut pouvoir puiser aux sources, comme l'ont fait Garneau, Ferland, Faillon, Laverdière, etc. Songeons que, pour ne parler que d'une très-faible partie des manuscrits qui existent en Canada, il serait possible d'imprimer une cinquantaine de volumes remplis de matières intéressantes au plus haut point, et qui, toutes, se rapportent aux événements et aux personnages de notre histoire, antérieure à la cession. En fouillant quelque peu et en y consacrant de l'argent, nous pourrions composer de la sorte une bibliothèque qui compterait probablement trois cents volumes. On voit que nous ne manquons pas de matériaux pour écrire notre histoire dans ses moindres détails.

La *Revue Canadienne* consacre de temps à autre quelques pages à la publication de ces précieux chiffons, mais au plus bas chiffre il est impossible de se figurer qu'elle en épuîsera la première série avant un demi siècle. C'est long pour ceux d'entre nous qui désirent étudier le passé. Est-ce que les grands journaux ne pourraient pas se coaliser pour entreprendre cette œuvre patriotique ? Supposons que plusieurs se chargent de publier, à petites doses, chacun un volume par année, en prenant la peine d'exécuter un tirage spécial, avant longtemps nous aurions sous la main une collection qui nous ferait honneur et dont profiteraient les écrivains qui n'ont pas la bonne fortune de vivre près des archives de la bibliothèque fédérale, à Ottawa, ou de la Société Historique et Littéraire, à Québec.

Le gouvernement qui, selon toute apparence, ne prendra jamais l'initiative de cette entreprise, à cause des crialleries des factions politiques, serait néanmoins disposé—nous le croyons—à fournir sa part de deniers pour contribuer à couvrir les frais d'impression, frais peu élevés, en somme, puisque la matière serait d'abord composée pour le journal. Enfin, c'est un projet ; on en fera ce que l'on voudra, mais il est regrettable de voir nos richesses historiques rester si longtemps dans l'ombre, lorsqu'il suffirait de tenter un effort pour les en tirer au profit de chacun.

Il est juste de seconder de tous nos efforts le mouvement que l'on observe depuis quelques années dans les classes instruites,—surtout parmi la jeunesse,—pour enrichir notre collection nationale de renseignements historiques. Nous dirons volontiers avec monsieur E. P. Dorion, le chef des traducteurs français à la Chambre des Communes : " Il existe encore dans certains endroits de notre histoire un pêle-mêle de choses vraies et de choses fausses, des abîmes que nul historien n'a sondés. C'est en dégaugeant peu à peu la personnalité de chaque race, de chaque société, de chaque individu, pour ainsi dire, que l'on finira par mettre au net des événements indécis jusqu'à ce jour..... Jeunes gens, étudiez cette histoire, étudiez-la profondément ; vous assumerez un jour votre part de responsabilité dans les affaires de ce monde ; allez donc y chercher des guides sûrs, des exemples

d'après lesquels vous devez modeler votre conduite..... L'histoire de son pays ! pour qui ne la connaît pas, que de consolations perdues, que d'armes puissantes dont il ignore l'usage pour soutenir son patriotisme, défendre la mémoire de ses ancêtres et faire respecter son propre foyer domestique !"

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse a donc publié un recueil de pièces importantes dont il sera maintenant facile de prendre connaissance. Cette noble et touchante histoire de nos frères d'Acadie gagne à être connue ; elle ressemble beaucoup à la nôtre et rien, ce nous semble, ne devrait les détacher l'une de l'autre. Voici venir l'époque où, après plus d'un siècle de séparation marquée par des luttes et des misères sans nombre, les habitants du sang français, dans le nord de l'Amérique, vont se trouver à ne former qu'une seule et même famille. Nous nous reconnaitrons facilement : les Acadiens ont gardé comme nous les souvenirs du passé, les usages de nos pères, la langue de la France et l'ardent désir de la parler toujours. Bon sang ne peut se renier lui-même. Ce n'est pas vers l'ouest que les Canadiens-Français doivent chercher à s'étendre, mais dans le golfe Saint-Laurent, sur les terres qui restent à coloniser dans cette région ; sur la mer aussi où les Acadiens les attendent à bras et à cœurs ouverts. Le haut du fleuve ne sera jamais à nous ; le golfe peut encore nous appartenir, grâce à l'appui des Acadiens qui se réveillent, se comptent et commencent à agir en ce moment.

Il ne manque pas d'hommes instruits qui se sont occupés de l'histoire de la presqu'île Acadienne. Avant le volume que nous signalons aujourd'hui à nos lecteurs, nous avons au moins soixante ouvrages d'un accès assez facile. Cependant l'histoire,—celle qui est véritablement digne de ce nom et qui devra rester impérissable sous les regards de la postérité,—l'histoire de l'Acadie et des Acadiens n'est pas écrite. M. Rameau a, plus que tout autre, contribué à en montrer l'utilité et à faire naître le désir de voir quelque Canadien entreprendre ce beau travail.

Il est une question que nous nous sommes posée à diverses reprises : "les Anglais peuvent-ils écrire l'histoire des colonies françaises d'Amérique?" Nous croyons pouvoir répondre : "Non." Jusqu'à présent ils se sont montrés incapables d'accomplir cette tâche, d'ailleurs si peu conforme à l'esprit britannique. Sauf peut-être M. Parkman, pas un historien anglais ne semble avoir contemplé la marche de ces événements à la faveur de la seule lumière qu'il soit possible de leur prêter : le patriotisme catholique. Il en résulte que leurs livres contiennent un nombre extraordinaire d'erreurs qui vont en se propageant, d'une plume à une autre, jusqu'à la dernière limite de l'absurde. Il ne manque pas, par exemple, de jeunes gens du Haut-Canada, premiers prix de leurs collèges et grands liseurs, qui nous parleront de l'*habitant* Canadien-Français comme d'un être à moitié civilisé, ayant de la répugnance pour la société des Européens, vivant, en un mot, comme un misérable paria, ignorant et abruti par la religion romaine. Non, ce ne sont pas des écrivains anglais qui nous raconteront l'histoire des populations françaises de l'Acadie, du Canada et de la Rivière-Rouge !

BENJAMIN SULTE.

Histoire de Saint Augustin, par M. Poujoulat, ouvrage couronné par l'Académie Française, et approuvé par Mgr. Affre, archevêque de Paris, 2 beaux vol. in-8, reliés \$2.00. Tours, Alfred Mame et Fils, Éditeurs, à Montréal, chez J. B. Rolland et Fils.

Le ton avec lequel certains esprits forts traitent de la doctrine de l'Eglise et de son autorité, le spectacle des défaillances et des trahisons où l'orgueil entraîne certaines intelligences, le dédain avec lequel ces esprits affranchis de tout lien traitent le dogme de l'obéissance à la religion, et ceux qui s'y soumettent pourraient peut-être provoquer le découragement et le doute chez les catholiques, et leur faire croire que les grandes conceptions et les grandes pensées sont le partage exclusif de la libre-raison, si des faits plus consolants, dans le présent comme dans le passé, ne venaient ranimer leur foi, si, autour du drapeau de la religion, ils ne voyaient luire les plus beaux génies qui aient illustré l'humanité, les plus grands esprits, les cœurs les plus nobles et les mieux doués.

Aussi lorsque l'on veut constater où se trouve la supériorité de l'une sur l'autre, combien la comparaison est facile et consolante ! Et après avoir mesuré les gloires de l'Eglise avec les gloires de la libre-pensée, combien l'on se sent fier d'avoir tenu le bon sentier et plus ferme pour éviter les faux pas qui nous feraient dévier de cette voie sublime que trouvait immense le génie des Athanase, des Hilaire, des Grégoire de Naziance, des Chrysostôme, des Ambroise, des Jérôme et des Augustin, voie que les penseurs de nos jours trouvent trop étroite et veulent élargir !

En dépit de ce que disent ces adorateurs du progrès, la doctrine religieuse loin d'avoir les proportions étroites qu'ils lui donnent, n'a pas été établie pour le bénéfice d'une nation ou d'une époque, mais pour toutes les nations et pour tous les temps. Et nous n'avons pas à nous inquiéter si les attaques se font aussi fortes et aussi multipliées que jamais contre son enseignement.

Avant de parvenir jusqu'à nous, elle a eu bien des tempêtes à essuyer : tempêtes des persécutions, tempêtes des schismes, tempêtes des hérésies. Elle a surmonté tous ces obstacles. Et l'on espère voir sombrer cette doctrine dans le déchaînement du rationalisme !

Non, comme dans les siècles passés, Dieu protège son Eglise, et quand il le faut, il lui donne des défenseurs.

C'est pour cela qu'à certaines époques on voit surgir des hommes extraordinaires, des génies immenses, glorifiant l'intelligence humaine par la grandeur et la sublimité de leurs conceptions, frappant d'un respect extraordinaire l'esprit des nations et les détournant des voies où voulaient l'entraîner les agents de l'erreur.

Tel fut Augustin. Avant qu'il parut, le scandale désolait l'Eglise. Des pensées et des actes de révoltes qui offrent plus d'un trait de ressemblance avec ceux dont nous sommes les témoins, l'agitaient violemment et la tourmentaient. Quand ce grand génie commença à faire sentir son influence, l'ancien Empire Romain comme un édifice en ruine, s'ébranlait pour crouler sur ses bases, les derniers vestiges de la civilisation payenne allaient disparaître. Et il semblait, tant l'atmosphère était sombre, qu'une nouvelle ère de barbarie allait s'élever sur le monde. Pendant que toutes les institutions humaines chancelaient, l'Eglise seule se maintenait subissant, sans en être ébranlée, le choc des persécutions, des défections et des hérésies et se montrait plus brillante que jamais.

Aux persécuteurs, elle offrait ses martyrs ; aux hésiariques elle opposait

le génie de ses pères et de ses docteurs. Et les vides que créaient dans son sein le martyre ou la défection se remplissaient par de nouveaux adeptes.

L'étude de cette époque glorieuse pour l'Eglise offre donc aux Catholiques un spectacle bien digne d'intérêt. Les triomphes qu'elle a remportés dans ces temps où toute puissance humaine semblait conjurée pour la détruire, sont bien propres, quand on en connaît l'histoire, à nous faire dédaigner l'effort de ceux qui tenteraient encore aujourd'hui de renouveler ce vain projet.

Et quelle vie plus riche en précieux enseignements sur cette époque agitée que celui du puissant génie qui résume en ces œuvres et en lui, les combats que la Vérité eut à soutenir dans ces temps difficiles.

Entreprendre d'écrire la vie de St. Augustin était donc une bonne et grande œuvre, mais une œuvre difficile.

M. Poujoulat en a compris la beauté et ne s'en est pas dissimulé les difficultés. Et il a voulu l'accomplir.

Vingt ans de travaux sérieux, la contemplation des choses chrétiennes à Jérusalem et à Rome, l'étude des lieux où a vécu St. Augustin, l'étude de ses œuvres dans le texte même, telles sont les moyens que l'auteur a employés pour accomplir ce travail.

Ces conditions n'étaient certainement pas exagérées pour l'histoire d'une telle vie, mais cela efface un peu, on en conviendra, les six mois de recherche que l'abbé Gratry se vantait d'avoir dépensé à la découverte des matériaux qui devaient renverser l'Histoire et ruiner la doctrine de l'Eglise sur l'Infaillibilité.

"Quelle vie plus riche en précieux enseignements, disait Mgr. Affre, que celle d'un puissant génie objet du respect de tous les âges chrétiens, et illustré par tant de grandes et admirables conceptions !..... toujours on voit dans ce grand docteur ce dont est capable le génie humain fécondé et soutenu par l'esprit de Dieu, et à quelle hauteur peut s'élever la raison éclairée par la foi."

L'histoire de la vie de St. Augustin ne renferme pas seulement une étude du christianisme, elle offre encore une étude du cœur de l'homme.

Quels combats que ceux qui furent livrés dans ce grand cœur à la fois avide de jouissance et de vérité !

Et quelle belle et grande figure de la mère chrétienne que Ste. Monique pleurant les égarements de son fils et priant pour son retour à la lumière !

Mais nous ne pouvons insister davantage ; qu'il nous suffise de dire que ce livre, a mérité d'être couronné par l'Académie Française et approuvé par Mgr. Affre, l'archevêque martyr, qu'il a par conséquent reçu la double sanction de l'excellence du fond et des beautés de la forme. Il devrait être dans les mains de tous ceux qui tiennent à étudier l'histoire de l'Eglise dans ses plus belles pages et à s'assurer par l'histoire même si le génie humain se rappétisse ou s'agrandit dans les espaces que lui indique l'enseignement de l'Eglise.

ALPH. DESJARDINS.

Album Canadien : Histoire, Archéologie, Ornithologie, par J. M. LeMoine. De l'atelier du Canadien, 1870. 119 pages.

Ce recueil comprend maints écrits qui ont paru dans la *Revue Canadienne* et que nous devons à la plume féconde de M. LeMoine. Il serait inutile de les apprécier longuement, ils sont sans doute bien connus du lecteur.

Ses intéressantes *Notes de voyage*, ses données sur la mort de Montcalm, son chapitre sur les dernières années de la domination française en Canada, tour à tour encadrés dans notre collection, ont démontré la science historique et le talent d'observation de notre laborieux collaborateur. Ces diverses études font jaillir une nouvelle lumière sur maints faits obscurcis ou négligés par nos historiens et qui n'en méritent pas moins d'être connus, car, en histoire, les moindres détails ont leur intérêt et leur importance.

M. LeMoine est non seulement l'un de nos plus infatigables chercheurs historiques, mais c'est encore un ornithologiste passionné et qui entend parfaitement la science d'Audubon. Il est l'auteur des *Oiseaux du Canada*, et il nous parle avec un art charmant de ces bardes ailés dont nous entendrons bientôt les ravissants concerts sous la feuillée.

A part un travail en anglais sur les éléments qui composent notre nationalité, M. LeMoine a enrichi son *Album* de trois photographies reproduisant des sujets antiques, l'une dépeint Québec en 1759 au temps de l'arrivée des soldats de Wolfe, l'autre la maison des Jésuites à Sillery en 1637, et la troisième " Coucy le Castel."

Un collaborateur de l'*Evènement*, de Québec, termine ainsi une appréciation sur cet ouvrage que nous croyons fort juste: " L'auteur n'a pas cherché à faire une œuvre littéraire, mais un petit livre utile; un livre que le romancier, l'historien et le poète pourront consulter avec profit. Aussi je ne veux pas m'attacher à en critiquer le style qui n'est pas toujours châtié, ni toujours assez correct. Est-ce parce que l'écrivain est dans l'habitude de s'exprimer dans les deux langues? je le crois. Je lui pardonne volontiers ce défaut en considération des choses intéressantes qu'il nous raconte."

JOSEPH TASSÉ.
